

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CAETERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XIX^e ANNÉE — N^o 4

Paraît une fois par mois.

AVRIL 1897

L'ŒUVRE DES VOCATIONS TARDIVES

SOUS LE PATRONAGE DE MARIE AUXILIATRICE

La Lettre annuelle de notre vénéré Père Don Rua à nos Coopérateurs a promis que le *Bulletin* reparlerait à ses lecteurs d'un projet qui tient très spécialement à cœur au Successeur de Don Bosco, parmi les entreprises de salut qu'il a proposées cette année-ci aux amis de nos Œuvres.

Ce projet peut être compris sous cette formule: *Consacrons, cette année-ci, toute notre activité à procurer à la Sainte Église de bons prêtres et de zélés Missionnaires, afin que Jésus-Christ, connu et aimé grâce à leur apostolat, règne en tous les cœurs et sur tous les peuples.*

I

Cette Œuvre est-elle opportune? On n'en peut douter si l'on jette un regard sur le spectacle attristant que présente, à peu près dans toute la catholicité, la diminution des vocations ecclésiastiques. Tous les jours la mort terrasse de vaillants soldats de l'armée de Jésus-Christ, sans que d'autres viennent reformer les rangs qui s'éclaircissent. Ils sont bien rares les diocèses où l'on ne constate pas une différence désolante entre le chiffre des ordinations et celui des décès.

Pour étayer cette affirmation nous n'avons que l'embarras du choix entre une foule de témoignages du plus grand poids.

Le Souverain Pontife glorieusement régnant qui gouverne avec une prudence plus qu'humaine l'Église de Dieu, gémissait de ce mal redoutable quand il occupait encore le siège de Pérouse. Nous en trouverons la preuve dans une lettre pastorale adressée par M^{sr} Pecci au clergé de son diocèse, à la date du 23 octobre 1869. Après avoir dit au début de ce document que durant les dix dernières années la statistique révélait dans le clergé un chiffre de décès dépassant de *trente* celui des ordinations, l'illustre prélat ajoutait: « C'est pour notre cœur un sujet d'affliction profonde que de voir combien de paroisses nous demanderont des pasteurs sans que nous puissions les leur donner; les nombreuses populations pieuses qui imploreront de nous le pain de la doctrine chrétienne et le secours des sacrements sans que nous puissions les exaucer; enfin si un pareil état de choses devait se perpétuer, rien ne saurait empêcher la décadence et la ruine de la religion parmi ces populations, et à cause du défaut de bras pour cultiver cette portion du champ du Père de famille. »

« La pénurie de ministres du Seigneur et la diminution des vocations, dit un écrivain estimé de la Péninsule, se fait déjà sentir parmi nous au point que les évêques tremblent pour le sort des âmes qui leur sont confiées. Si l'on n'apporte pas un prompt et efficace remède à un mal si grave, l'Italie se verra dans la nécessité de recourir à d'autres nations catholiques pour avoir des prêtres qui maintiennent vive la flamme de la charité et brillante la lumière de la religion de Jésus-Christ. Qui faut-il accuser de cet état de choses? l'indifférence religieuse? les sentiments terrestres de beaucoup de familles chrétiennes? Oui certainement, mais surtout la funeste éducation que reçoit la jeunesse au sein de la famille et dans les écoles; les maximes irréligieuses qu'une liberté mal entendue répand tous les jours à profusion; les outrages, les calomnies, les insultes et les sarcasmes dont sans cesse les prêtres sont l'objet dans les livres et les journaux, dans les théâtres et les réunions publiques; nous passons sous silence une foule d'autres causes

non moins fatales que nous pourrions énumérer. Toutes ces causes réunies contribuent à faire diminuer tous les jours le nombre des apôtres du Seigneur, à éclaircir les rangs des soldats de l'Église, et à faire disparaître les pasteurs des âmes; celles-ci alors, brebis livrées à elles-mêmes, suivent les tortueux sentiers du vice, jusqu'au moment où elles tombent dans la gueule du loup ». Pour comprendre combien ces assertions sont fondées, il suffit de considérer que de 1875 à 1885 la Péninsule a perdu 10,701 prêtres, tandis que les ordinations ne sont arrivées qu'à 4,995, c'est-à-dire à moins de la moitié.

Si nous passons en France, nous nous trouverons en présence d'un spectacle en tout semblable ou peu s'en faut. « Les vocations ecclésiastiques, dit un évêque, diminuent presque partout d'une façon alarmante. » — « Cette plaie, dit un autre, va s'élargissant de jour en jour au point qu'elle a déjà pris des proportions effrayantes. » — « Cette plaie, nous travaillons à la guérir parce que l'Église nous le demande avec larmes; l'Église qui est mère, et qui gémit de voir des multitudes d'âmes se perdre à cause du nombre insuffisant de pasteurs, d'apôtres, de docteurs. » — Tout le monde connaît le célèbre ouvrage de M^{sr} Bougaud intitulé: *Le Grand péril de l'Église de France au XIX^e siècle*. Quel est ce péril? Le manque de prêtres. Ce fait douloureux attristait profondément le cœur de l'évêque de Nîmes qui, en écrivant à l'auteur, formulait des plaintes identiques à celles de trente prélats français. En d'autres termes, l'épiscopat de France n'a eu qu'une voix pour exhorter chaleureusement les âmes généreuses à apporter un remède au mal qui menace notre nation: la baisse constante et croissante des vocations ecclésiastiques.

L'Église d'Espagne n'est pas plus heureuse que celle d'Italie et de France. Les vocations sont loin de suffire aux besoins des populations. Voilà deux ans à peine que S. G. M^{sr} l'évêque de Palencia s'exprimait en ces termes dans une de ses lettres pastorales: « Elles sont relativement nombreuses les paroisses qui depuis longtemps ne connaissent plus les fêtes du Mercredi des Cendres, de la Semaine Sainte et en général celles où les curés chargés de deux paroisses ne peu-

vent pas célébrer deux Messes. — *Monseigneur, envoyez-nous le plus tôt possible un prêtre!* — Telle est la supplique que l'on nous a fréquemment adressée au cours de notre visite pastorale. »

Mais pourquoi invoquer le témoignage de ce prélat ou de cet autre quand nous avons la preuve que tous se plaignent de la pénurie de prêtres? Nous lisons en effet dans les délibérations du Congrès catholique de Saragosse la pénible constatation qui suit: « Un autre besoin, pressant entre tous, c'est l'augmentation du clergé, afin que le zèle sacerdotal puisse élargir son champ d'action et l'étendre chaque jour davantage. » L'épiscopat d'Espagne est allé plus loin. Pénétré de l'importance capitale qu'il y a de porter remède à ce mal qui mine par sa base la vie catholique, il a mis tout en œuvre pour faire passer dans toutes les âmes cette persuasion, afin que chacun s'employât de tout cœur à faire cesser ce triste état de choses. Aussi voyons-nous les évêques s'occuper très spécialement de la question au Congrès catholique de Tarragone, et formuler d'importantes règles pratiques pour atteindre le but souhaité.

Si, quittant l'Europe, nous passons au nouveau monde, nous entendrons les évêques déplorer la même épreuve et en des termes autrement forts. Nous ne croyons pas qu'en aucun autre pays, un évêque ait jamais rien dit ou écrit de plus navrant sur ce sujet. Monseigneur Ignace Velasco, archevêque de Bogota (Colombie), dans une première lettre pastorale en date du 7 octobre 1889 écrivait, en gémissant sur la pénurie de vocations ecclésiastiques: « Le manque d'ouvriers évangéliques commença à nous préoccuper dès notre prise de possession, et nous préoccupe de plus en plus à mesure que nous connaissons les besoins spirituels de nombreuses populations abandonnées ou mal soignées. » Faisant allusion à des brebis qui n'appartenaient point à son bercail et qui vivaient sur les limites de son diocèse, le vénéré archevêque ajoutait: « Il est impossible de pourvoir à des besoins aussi grands sans un ministère apostolique exercé par un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques convenablement répartis; par la raison que la foi naît de la prédication de l'Évangile: *Fides ex auditu, auditus autem*

per verbum Christi. Mais comment entendront-ils la vérité si on ne la leur prêche: *Quomodo audient sine prædicante?* »

« Nous craignons que la foi ne vienne à se perdre au Mexique, disait S. G. M^{sr} Labastida, non point sous l'action plus ou moins dissolvante de gouvernements hostiles, ni à cause des séductions du protestantisme ou de l'astuce de la Maçonnerie et des pièges qu'elle tend, mais *faute de prêtres*. J'ai une foule de paroisses sans curé ni vicaire, en un mot sans rien de ce qui peut être utile aux âmes. »

Le deuxième évêque salésien, le regretté M^{sr} Lasagna, écrivait dans une de ses relations de voyage et en parlant de Cuyaba, capitale du Matto-Grosso: « La population est d'environ seize mille habitants. L'évêque n'a que trois prêtres dans la capitale, et huit autres répartis dans les paroisses; plusieurs de celles-ci sont sans pasteur depuis des années. Il y a un séminaire dirigé depuis cinq ans par quatre zélés missionnaires lazaristes qui sont la vraie providence du Matto-Grosso; mais les vocations réussissent si peu, qu'en seize ans l'évêque n'a pu ordonner qu'un seul prêtre (1). »

A quoi bon poursuivre? Parcourons, chers Coopérateurs, les relations de nos Missionnaires: elles nous diront avec l'irrésistible éloquence des faits beaucoup plus que nous ne pourrions exposer dans les limites étroites d'un article qu'il nous serait cependant facile d'allonger, en multipliant des citations en quelque sorte nécessaires. Il faudrait être aveugle pour nier la triste réalité que nous déplorons.

Nous croiserons-nous les bras en présence d'une nécessité aussi impérieuse et dont les conséquences touchent à des intérêts si élevés? *Parmi les choses divines*, dit Saint Denys l'Aréopagite, *la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes*. Or nous ne connaissons pas de moyen plus efficace pour donner à Dieu le concours qu'il nous demande qu'en contribuant de toutes nos forces à soutenir une Œuvre comme celle des Vocations tardives, dont le but est de former des prêtres vertueux et zélés qui gardent au cœur du peuple chrétien la foi; d'héroïques missionnaires qui aillent jeter la divine semence de la vérité et porter les

(1) Voir *Bulletin salésien* de septembre 1895.

splendeurs de l'Évangile à des multitudes de pauvres âmes encore plongées dans les ombres de la mort et les ténèbres du paganisme.

II

Approbation de l'Œuvre.

Pour animer nos chers Coopérateurs à soutenir une œuvre aussi nécessaire et dont la religion se promet un si grand bien, nous tenons à donner le texte de la supplique adressée par notre vénéré Père Don Bosco à l'immortel Pie IX, ainsi que la réponse du Vicaire de Jésus-Christ approuvant l'Œuvre et accédant aux désirs du suppliant.

Nous prions nos dévoués bienfaiteurs de lire avec attention ce document et de considérer quels trésors de grâces sont assurés à leur générosité; ils n'hésiteront pas alors à coopérer sur le champ et dans la plus large mesure à une œuvre que le bien de la religion et les plus hauts intérêts de la société réclament avec instance.

TRÈS SAINT-PÈRE,

La nécessité d'envoyer des ouvriers dans la vigne mystique du Seigneur a déterminé beaucoup d'évêques et de zélés catholiques à ouvrir des Petits Séminaires, des Écoles Apostoliques ayant pour but de préparer des Missionnaires, et d'autres Instituts privés ou Œuvres Pies se proposant d'élever chrétiennement la jeunesse et de cultiver les vocations ecclésiastiques que Dieu daigne susciter. L'Œuvre des Vocations tardives sous le patronage de Marie Auxiliatrice paraît pouvoir être assimilée à toutes celles dont il vient d'être parlé. Le but de cette Œuvre est de réunir les jeunes gens adultes pourvus des qualités nécessaires et d'une aptitude suffisante à étudier, de façon qu'ils puissent parcourir le cercle des études classiques en suivant des cours spécialement organisés pour eux. Leurs études classiques terminées et leur vocation une fois connue, les élèves seront entièrement libres de rentrer dans leur diocèse pour se mettre sous l'immédiate dépendance de leurs Ordinaires respectifs, d'embrasser l'état religieux ou de se consacrer aux Missions étrangères.

Un grand nombre d'évêques ont bénévolement accueilli ce projet, et, par des lettres de recommandation, ont encouragé l'humble solliciteur soussigné à supplier Votre Sainteté de daigner bénir le dit projet et le recommander. Le but de cette Œuvre étant entièrement charitable et religieux, le suppliant demande humblement à Votre Sainteté d'ouvrir avec bonté le trésor des saintes Indulgences et de vouloir bien accorder aux religieux de la Congrégation Salésienne et aux membres de l'Œuvre des Vocations tardives:

1° : — *Une Indulgence plénière à l'article de la mort, à condition qu'ils fassent à Dieu le sacrifice de leur vie, acceptant le genre de mort qu'Il leur enverra.*

2° : — *Les Indulgences et faveurs spirituelles des Tertiaires de saint François d'Assise.*

3° : — *Que les Indulgences attachées aux églises et aux fêtes de saint François d'Assise puissent être gagnées en la fête de saint François de Sales et dans les églises de la Congrégation salésienne.*

Dans la pleine confiance que Votre Sainteté daignera bénir les pauvres efforts de l'humble solliciteur et accorder les faveurs implorées, il se déclare, avec la plus grande vénération et le plus filial dévouement.

L'humble fils de la sainte Église et très obligé suppliant

JEAN BOSCO
prêtre.

Turin, 4 mars 1876.

PIE IX PAPE

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Ayant appris l'institution canonique d'une Association de fidèles connue sous le nom d'Œuvre Pie sous le Patronage de Marie Auxiliatrice, Association dont les membres se proposent de réunir des jeunes gens doués de bonnes dispositions et ayant une inclination à embrasser l'état ecclésiastique, en vue de les affermir dans leur vocation, de leur enseigner les belles-lettres et de leur faire accomplir les études sacrées, Nous, afin que cette Association prenne tous les jours un développement croissant, par la miséricorde du Dieu tout-puissant, et appuyé sur l'autorité des bienheureux Pierre et Paul, ses Apôtres, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe déjà inscrits dans cette Association ou qui s'y feront inscrire dans l'avenir, au moment de la mort de chacun d'eux, s'ils sont vraiment repentants, confessés et munis de la sainte Communion, ou si, ne pouvant remplir ces conditions, au moins contrits ils invoquent dévotement le nom de Jésus, de bouche s'ils le peuvent, et en cas contraire, au moins de cœur, et reçoivent avec patience de la main du Seigneur la mort comme châtement du péché, nous accordons une indulgence plénière; en outre, aux mêmes associés, vraiment repentants et confessés, qui, un jour de leur choix et d'un mois quelconque, se seront approchés du sacrement de l'Eucharistie dans une église ou un oratoire public, et, visitant dévotement cette église ou Oratoire, y adresseront à Dieu de pieuses prières pour la concorde des princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies, pour la conversion des pécheurs, pour l'exaltation de notre sainte Mère l'Église, nous accordons bénévolement

dans le Seigneur une autre Indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés. Ils pourront appliquer cette Indulgence, par voie de suffrages, aux âmes des fidèles qui, unis à Dieu par la charité, auraient quitté cette vie. En outre, voulant donner aux susdits associés un signe de spéciale bienveillance, nous leur accordons toutes les Indulgences tant plénières que partielles que les Tertiaires de saint François d'Assise peuvent gagner, et, de notre autorité apostolique, de pouvoir licitement et librement gagner en la fête de saint François de Sales et dans les églises des Prêtres de la Congrégation salésienne toutes les Indulgences que les Tertiaires peuvent gagner aux fêtes et dans les églises de saint François d'Assise, pourvu qu'ils accomplissent consciencieusement les œuvres de piété qui sont prescrites pour gagner ces Indulgences.

Nonobstant toute disposition contraire, les présentes lettres devant valoir à l'avenir perpétuellement. Nous voulons aussi qu'aux copies manuscrites ou aux exemplaires imprimés des présentes lettres, signés de la main d'un notaire public et munis du sceau d'une personne revêue d'une dignité ecclésiastique on prête la même et entière foi que l'on prêterait aux présentes lettres si elles étaient présentées ou montrées.

Écrit à Rome, auprès de saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur le 9 mai 1876, de notre Pontificat l'année treizième.

Pour le Cardinal Asquini
DOMINIQUE JACOBINI
Substitut.

III

Conditions d'Association.

Les Associés se divisent en trois catégories: OBLATEURS, CORRESPONDANTS, BIENFAITEURS.

1. Les Oblateurs s'obligent à verser dix centimes par mois c'est-à-dire un franc par an. S'il s'agit de prêtres, ils auront satisfait à leurs obligations en célébrant une messe dont ils céderont l'honoraire à l'Œuvre.

2. Sont Correspondants ceux qui, en l'honneur des douze Apôtres, se mettent à la tête d'une ou de plusieurs douzaines d'Oblateurs, recueillent leurs offrandes et les adressent au Supérieur de l'Œuvre. Les Correspondants reçoivent avec reconnaissance la plus modeste offrande, fût-elle même de cinq centimes par an.

3. On appelle Bienfaiteurs ceux qui font en argent ou en nature, par exemple en comestibles, lingerie, livres, etc., une offrande dont ils fixent eux-mêmes le chif-

fre. — Les bienfaiteurs qui offrent une annuité de 300 francs peuvent envoyer à l'Institut des Vocations tardives un élève choisi par eux pourvu qu'il réunisse les conditions fixées par le programme. Si l'offrande s'élevait à 800 francs, l'élève serait gardé dans l'Institut jusqu'à complet achèvement de ses études de latinité.

IV

Cette Œuvre est essentiellement salésienne.

Tout catholique digne de ce nom ne se contente pas d'établir en lui-même le règne de Dieu: il travaille à l'étendre autour de lui et au loin, il doit souhaiter le voir s'étendre sur la terre entière. *Adveniat regnum tuum*: Que votre règne arrive, telle est donc la prière de tout vrai catholique.

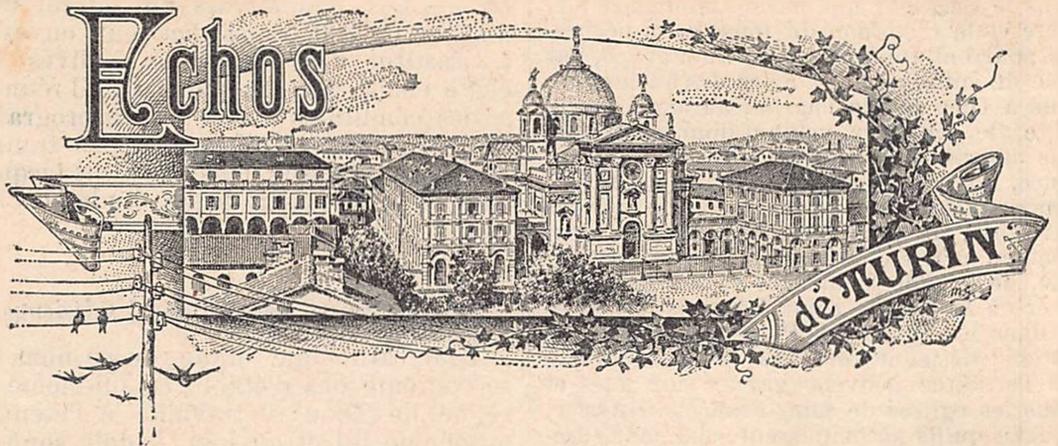
Les membres de la famille salésienne ont au fond du cœur et sur les lèvres une autre formule suppliante qu'ils s'attachent à faire passer dans leurs actes: *Da mihi animas!* — Seigneur, donnez-moi des âmes! C'est ainsi que leur titre de Coopérateurs les élève au rang d'auxiliaires de N.-S. Jésus-Christ dans l'application aux âmes de son Sang adorable et rédempteur, au point qu'ils peuvent dire en toute vérité: « *Dei adjutores sumus* — Nous sommes les coadjuteurs de Dieu. »

Mais il importe souverainement que cette grâce ne meure pas en nous. Coopérer signifie agir, et agir d'une façon continue, avec ordre et sans se lasser. Pour être de vrais Coopérateurs de Dieu, nous devons donc agir sans interruption, sous une direction, et sans nous décourager jamais, en vue d'étendre le plus possible le règne de Dieu.

Nous voulons sauver des âmes. Or de tous les moyens de donner à Dieu des âmes favoriser le succès des vocations sacerdotales, n'est-ce pas seconder le mieux possible l'action ordinaire de la Providence.

Nous n'insistons pas. Nos chers lecteurs ont compris que leurs sacrifices et leurs largesses en faveur de l'Œuvre des Vocations tardives leur permettront de remplir excellemment leur rôle de Coopérateurs salésiens, c'est-à-dire d'obtenir de Dieu, pour des lui donner sans retour, les âmes qu'ils ne cessent de Lui demander.

Le mois prochain nous dirons comment les amis de nos Œuvres peuvent s'y prendre pour répondre pratiquement à l'appel du Successeur de Don Bosco.



Exposition des Missions catholiques à Turin en 1898

Pour commémorer dignement le quinzième anniversaire séculaire de l'institution de la hiérarchie catholique en Piémont, le quatrième centenaire de la réédification de la cathédrale de Turin et autres centenaires religieux que verra l'année 1898, un Comité de catholiques turinois, encouragé par leur archevêque, S. G. Mgr. David Riccardi, et muni de la bénédiction du Saint-Père, a résolu d'organiser des *réjouissances solennelles et une grandiose Exposition des arts sacrés antiques et modernes, des Missions et d'autres Œuvres catholiques*, dans le but de mettre en lumière, tout à côté de l'Exposition générale italienne, l'action puissante, bienfaisante et variée de la foi, au triple point de vue de l'art, de l'apostolat et de la charité.

Les travaux préparatoires sont en bonne voie. La Commission spéciale pour l'Exposition des Missions a envoyé à tous les missionnaires italiens son programme, en sollicitant leur concours actif.

Les Missions salésiennes, que l'on peut à bon droit appeler une gloire toute turinaise, parce qu'elles sont nées à Turin et s'y sont développées, seront naturellement représentées dans une large mesure à cette Exposition catholique. En conséquence, notre vénéré Supérieur Don Rua, dès l'apparition de l'appel du Comité exécutif, s'empressa d'envoyer à tous les Directeurs de nos Missions la suivante circulaire qui, nous en sommes certains, a été accueillie avec enthousiasme et piété.

Bien cher Directeur,

Sous la présidence de notre vénéré archevêque et avec la bénédiction du Saint-Père, on organise à Turin, pour l'année 1898, une solennelle Exposition catholique à laquelle les Missions sont invitées à prendre part dans une mesure exceptionnellement importante. Notre Pieuse Société, qui, avec l'aide de Dieu, a pu, dans le court intervalle de vingt ans, se dépenser en faveur de tant de peuples de l'Asie, de l'Afrique et spécialement de l'Amérique du Sud, ne peut et ne doit pas ne point répondre à cette invitation. Je désire donc très vivement que chacun des Directeurs des Maisons de Missions s'occupe, durant l'année 1897, à préparer, en se réglant sur le programme qui sera envoyé, des objets destinés à figurer à l'Exposition dont il s'agit. Pour ce qui est des dépenses à prévoir, le Comité spécialement constitué a promis de nous venir généreusement en aide.

Ces Expositions catholiques ne sont pas un acte de vaine ostentation, mais une démonstration tangible de ce que font les généreux Missionnaires en faveur de leur frères plongés dans la barbarie et dans l'ignorance, en même temps qu'une invitation aux gens bien pensants à les soutenir dans leur pieuse entreprise. Notre inoubliable Fondateur et Père lui-même encourageait ce genre d'Expositions, afin que l'on pût connaître le résultat de la charité de nos dévoués Coopérateurs: Omnia ad majorem Dei gloriam. Tout pour la plus grande gloire de Dieu.

Daigne le Seigneur bénir nos entreprises et tous nos chers Confrères qui vous entourent; puisse la Vierge Auxiliatrice être votre force dans les luttes et les difficultés que vous rencontrez nécessairement dans vos efforts pour étendre le règne de Dieu.

Priez pour votre très affectionné en J.-C.

MICHEL RUA
prêtre.

N.B. Pour tout ce qui a trait à l'Exposition catholique, —correspondances, expéditions, etc. — vous vous adresserez à Don Célestin Durando, qui a été nommé membre du Sous-Comité pour les Missions. Par son intermédiaire, vous pourrez toujours avoir toutes les instructions opportunes.

Nos hôtes

Le 10 mars dernier, l'Oratoire de Turin a eu l'honneur de recevoir S. M. Mgr. Coullié, archevêque de Lyon, qui, à son retour de Rome a daigné accepter l'hospitalité salésienne.

Le vénéré Primat des Gaules se proposait de passer presque deux jours au milieu des fils de Don Bosco: un télégramme annonçant la mort inattendue de M. le vicaire général Jeannerot a décidé Sa Grandeur à regagner Lyon sans délai, afin de prendre part de plus près au deuil du diocèse.

En conséquence, après avoir célébré jeudi, 11 mars, le saint Sacrifice dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice, Mgr. Coullié, accompagné de son secrétaire particulier, M. le chanoine Vignon, a pris, à 2, 20 de l'après-midi, l'express de France.

Si nous en devons croire les journaux ordinairement bien informés des choses de Rome, l'année ne s'achèverait pas sans que le Saint-Père n'appelât auprès de lui le vénéré archevêque de Lyon pour lui imposer le chapeau cardinalice.

Pour le bien de l'Église, pour l'honneur de la France, pour la joie des diocèses de Notre-Dame de Fourvière, de Jeanne d'Arc et de sainte Geneviève, nous souhaitons de toute notre âme que ces prévisions deviennent promptement une glorieuse et consolante réalité.

L'Éminentissime prince de l'Église reviendrait alors parmi nous, et nous aurions le bonheur de lui offrir nos félicitations les plus respectueuses et les plus filiales.

Dès aujourd'hui nous prions le Primat des Gaules d'agréer les vœux que la famille salésienne, en union avec la France catholique, la forme pour son élévation au cardinalat.



SOMMAIRE. — Aux innocents les mains pleines. — Au pays du mistral. — Choses du Nord. — A Salon. —

Aux innocents les mains pleines. L'Oratoire naissant de **Romans** vient d'éprouver, de la façon la plus gracieusement charitable, la vérité de cet adage. Une des communautés de la région a eu ces derniers temps pour cette Maison une série d'attentions tout à fait providentielles. Dans une pensée toute naturelle, étant donnée la qualité des donatrices, leur sollicitude est allée droit aux besoins du Maître même de la Maison. C'est dire que la chapelle de l'Oratoire a reçu une chape, un ornement blanc, un autre rouge, un petit ostensor, du linge d'autel, un tapis, en un mot un assortiment d'objets très utiles sinon indispensables au culte.

Les pensionnaires, de leur côté, ont tenu à faire les frais d'un goûter pour tous les enfants qui fréquentent le Patronage, heureuse inspiration qui, d'un seul coup, a fait plus de deux cents heureux. Nous ne répondrions même pas que les jeunes donatrices n'aient imité d'autres Établissements de la ville et des environs, en faisant une visite à l'Œuvre dont le succès et l'accroissement leur tient si justement à cœur.

Nous souhaitons que la Vierge de Don Bosco dise en notre nom à ces charitables jeunes filles et à leurs dignes maîtresses le merci que nous leur devons. Quand c'est la T. S. Vierge qui endosse une dette de reconnaissance, les créanciers retrouvent largement capital et intérêts.

* *

Nous avons déjà parlé du récent passage à l'Oratoire *Saint-Léon* de Don Cerruti, Directeur des études de notre Société. Don Cerruti devait s'embarquer à **Marseille** en compagnie de Don Bologne, à destination d'Oran. Le matin même, la communauté entière était montée à N.-D. de la Garde pour leur obtenir un heureux voyage. Par suite d'un malentendu entre le paquebot et nos deux passagers, malentendu dont le dit paquebot est totalement innocent, nos chers voyageurs durent retarder de trois jours leur départ. Nous ne sommes pas éloignés de voir dans ce contretemps une véritable grâce, et nos

lecteurs penseront comme nous quand ils sauront que le bateau du 20 janvier est arrivé à Oran douze heures après la date réglementaire, à cause de la traversée laborieuse que lui avait infligée l'état de la mer.

Don Bologne est revenu seul. Sa barbe, qui avait poussé avec entrain, mais surtout l'affection et un peu de curiosité bien légitime, lui valurent d'être entouré des enfants, aussi heureux de le revoir qu'il a lui-même de joie à se retrouver au milieu d'eux.

A son départ d'Oran, Don Cerruti s'est rendu en Espagne où il visitera plusieurs de nos Maisons avant de rentrer à Turin.

Les ateliers de Saint-Léon ont à peu près constamment des preuves tangibles de l'intérêt tout paternel que porte à la famille salésienne de sa paroisse M. le chanoine Mendre, curé de Saint-Joseph. Nous voulons parler non seulement de l'imprimerie et de la reliure, mais aussi et surtout de la menuiserie, où nos jeunes apprentis travaillent avec une ardeur professionnelle doublée du désir de contenter pleinement un de leurs bienfaiteurs insignes, à des stalles destinées à orner le chœur de la belle église de Saint-Joseph.

Une de nos bienfaitrices a tenu à maintenir l'usage onéreux pour sa bourse et si agréable pour nos enfants, d'offrir à la communauté les traditionnelles *navettes* de la Chandeleur. De leur côté, les Salésiens ont envoyé à quelques-uns des amis de nos Œuvres un cierge béni avant la messe de la Purification.

* * *

La charité de nos chers Coopérateurs s'inspire de tous les besoins de nos Maisons. On vient de voir quelle forme elle sait prendre dans le Midi; le Nord n'est pas moins pratique dans ses dons. Nous sommes en mesure d'affirmer que l'Oratoire salésien de **Paris-Ménilmontant** a reçu dernièrement un bon cheval et une *tapissière* qui seront d'un grand secours pour les transports entre Paris et Rueil, comme aussi pour le service des ateliers. Mais la nouvelle fondation de Rueil étant on ne peut mieux située pour offrir à des convalescents et même à des malades un air plus pur que celui de la capitale et des soins convenables, nous croyons savoir que Don Ronchail n'hésiterait pas à accepter avec la plus sincère gratitude *une voiture fermée*, ou encore *une voiture de famille*, pourvu qu'elle eût des carreaux ou au moins des rideaux.

Et puisque nous sommes en veine d'indiscrétions, nous nous hasarderons à confier à nos lecteurs — mais à eux seulement — que l'inauguration de la chapelle de Rueil, en mai prochain, risque fort de manquer de musique si la Providence, sous la forme qu'elle

prend d'ordinaire à notre égard, n'envoie à Don Ronchail *un harmonium*.

Par le magistral discours du R. P. de la Barre S. J., dont nos lecteurs trouveront le texte en ce numéro, on pourra juger de l'importance toute spéciale qu'a revêtue, cette année, pour nos amis de la capitale, la fête de saint François de Sales. Malheureusement, et pour la première fois, la présence d'un évêque a fait défaut: S. G. Mgr Marchal, évêque titulaire de Sinope, qui avait promis de présider les cérémonies, en a été empêché par une indisposition.

* * *

Un évêque-missionnaire, S. G. Mgr Christiaens, des Franciscains, Vicaire apostolique du Houpe (Chine) a daigné visiter notre Oratoire de **Lille**, où il a béni les cierges le jour de la Purification et reçu solennellement cinq enfants dans la Confrérie de Saint-Louis de Gonzague. L'allocation prononcée par Sa Grandeur fut vivement goûtée. Après la messe, le vénéré missionnaire réunit nos enfants pour leur parler de ses Œuvres de Chine. Nous croyons inutile de dire que cette causerie apostolique a fait à la communauté le plus grand plaisir. Nos enfants de Lille ne seront pas les derniers à invoquer sur les travaux de Monseigneur Christiaens les plus abondantes bénédictions.

* * *

La dernière semaine de février a vu la fête salésienne annuelle de *Salon*, avec le concours des novices, de la maîtrise et de la musique instrumentale de **Saint-Pierre de Canon**. Le Directeur, Don F. Binelli, chanta la grand'messe à Saint-Laurent. A midi la petite communauté salésienne se réunit à l'Œuvre de la Jeunesse, où M. le chanoine Eysséris, doyen de Salon, avait fait préparer un repas substantiel, qu'il présida très paternellement, assisté d'un de ses vicaires, M. l'abbé Maurin. Au dessert, M. le Curé répond avec à propos au toast reconnaissant d'un jeune Salésien. Et puis, comme on se trouvait dans la salle de spectacle, des acteurs improvisés s'emparèrent de la scène sans crier gare et firent passer à l'assistance quelques moments pleins de charme.

L'après-midi fournit à M. le Curé l'occasion de manifester hautement une fois de plus, en faisant lui-même une conférence sur nos Œuvres, combien il apprécie l'apostolat salésien et souhaite que ses paroissiens le favorisent des largesses que les bénédictions temporelles dont ils sont comblés leur donnent la joie de ne refuser à aucune Œuvre.

La certitude consolante d'entrer en part du bien que les novices, devenus religieux, iront semer en France et au loin, a paru à M. le doyen de Salon un motif, pour sa vaste paroisse toute entière, de répondre

généreusement à son appel chaleureux en faveur du Noviciat de Saint Pierre de Canon. La foi des auditeurs a évidemment compris ce langage, comme l'atteste la quête faite par D. Binelli.

Avant de regagner leurs sommets tranquilles, nos chers novices durent accepter un goûter que M. le chanoine Eysséris avait commandé à l'Asile des vieillards. Ils s'y résignèrent de la façon la moins méritoire du monde, non sans essayer de payer leur écot en servant aux vénérables pensionnaires de l'Asile un festin sonore et harmonieux.

* * *

Le missionnaire du Brésil dont nous avons signalé le mois dernier l'arrivée en Europe, Don Malan, visite en ce moment les diverses Maisons de France où il a travaillé, afin de revivre, avant de regagner le Matto-Grosso, les jours bénis de sa formation religieuse et de ses premiers labeurs de Salésien. C'est ainsi que l'Oratoire Saint-Léon l'a possédé quelques heures tandis qu'il se rendait à Saint-Pierre de Canon, où ses récits attachants ont saintement enthousiasmé les novices. Nos enfants de Marseille et de Paris ont éprouvé la même joie chrétienne aux entretiens familiers du jeune et ardent missionnaire.

A Ménilmontant, où il a débuté dans la vie salésienne proprement dite, et puis exercé la charge de Préfet, Don Malan a été l'objet des plus chaleureuses démonstrations, qui ont pris la forme d'une charmante séance littéraire et récréative, où les Missions ont eu la place d'honneur.



ESPAGNE

BARCELONE. — Nous recevons d'excellentes nouvelles de nos Œuvres de Barcelone. « Le travail ne manque pas, et cela se comprend si l'on pense que plus de six cents enfants fréquentent les écoles salésiennes. Le Patronage du dimanche est aussi très florissant; enfin un nombre respectable de jeunes ouvriers viennent tous les soirs, leur journée finie, suivre les cours d'adultes. Pour répondre au désir de notre vénéré Père Don Rua, nous avons fondé un *Cercle Ouvrier* dont les commencements sont pleins de promesses. » La chapelle de la Maison, cependant assez grande, puisqu'elle a trente mètres de longueur sur neuf de large, est absolument incapable de contenir tous ceux qu'elle doit recevoir; aussi nous voyons-nous dans la nécessité d'édifier un vaisseau aux dimen-

sions plus imposantes. Le chiffre de notre dette coupe les ailes à notre enthousiasme. Mais nous comptons tout de même sur les prières de Don Bosco pour décider notre bonne Mère Marie Auxiliatrice à nous envoyer les ressources nécessaires.

La dernière Maison que nous avons ouverte pour les Sœurs commence à jouer un rôle important. Plus de quatre cents filles de tout âge fréquentent le Patronage, et une centaine, les classes primaires. Le 31 janvier dernier, une cinquantaine d'enfants, dont quelques-unes étaient de grandes filles, faisaient leur première communion dans la chapelle des Sœurs. Hélas, ici encore il faut prononcer le terrible mot: « Comme nous et plus que nous, s'il était possible, nos Sœurs sont endettées: ni le terrain, ni la maison ne leur appartiennent. »

L'atelier de sculpture de l'Oratoire de Sarria (Barcelone) est en train d'acquérir une réputation justement méritée. Nos lecteurs pourront s'en convaincre en examinant les illustrations que contient ce numéro, et qui reproduisent deux sculptures admirablement réussies (1).

ANGLETERRE

LONDRES. — Une double fête. —

La fête de saint François de Sales, célébrée dans l'Église salésienne du Sacré-Cœur de Jésus, le dimanche 31 janvier, a apporté aux Salésiens de Londres une grande consolation et un puissant encouragement. S. G. Mgr. Bourne, auxiliaire de l'évêque de Southwark, avait accepté l'invitation de nos confrères, qui l'avaient prié de venir passer la journée au milieu d'eux.

Le service de l'autel et la musique étaient dignes de cette grande occasion: notre petite maîtrise chanta avec accompagnement d'orchestre la Messe du Sacré-Cœur de Gounod.

A l'évangile, le R. P. Nolan, prêtre d'une Mission limitrophe, fit un chaleureux appel en faveur des écoles catholiques, qui sont en Angleterre, plus encore qu'ailleurs, la plus solide espérance de l'Église. Malheureusement notre paroisse est bien pauvre et la plupart des paroissiens sont protestants....

Sa Grandeur Mgr Bourne voulut bien prendre part à notre modeste repas, à la fin duquel la musique, la poésie, l'éloquence eurent à cœur de montrer au vénéré prélat que sa présence au milieu des Salésiens était une véritable fête.

Il était dit que ce jour-là Sa Grandeur ne devait vivre que pour nous. Aussi le soir, aux Vêpres, Monseigneur voulut-il officier pontificalement et adresser au nombreux auditoire une paternelle et vibrante allocution. Les paroles de l'Évangile: « *Modicæ fidei, quare dubitasti?* » lui fournirent le thème d'un magnifique panégyrique de saint François de Sales.

Quand, à la fin de cette belle journée, Monseigneur dut se retirer, il manifesta hautement sa satisfaction et la joie qu'il avait eue de se trouver durant quelques instants trop courts au gré de ses désirs au milieu des fils de Don Bosco, et de constater les prodiges de charité opérés par nos confrères.

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille, possède également un atelier de sculpture en possession de contenter les plus difficiles.



AMÉRIQUE DU SUD

TERRE DE FEU

Incendie de la Mission de Notre-Dame de la Chandeleur. (1)

L'AVANT-veille de la Saint-François de Sales, notre vénéré Père Don Rua recevait de Puntarenas (détroit de Magellan) une douloureuse nouvelle: un incendie avait totalement détruit notre Mission de Notre-Dame de la Chandeleur, située sur le Rio-Grande, au centre de la Terre de Feu. Les dommages causés par ce désastre sont considérables. Le matériel dévoré par les flammes valait au moins cent mille francs; le manque absolu de ressources, surtout en fait de subsistances, met nos pauvres missionnaires dans l'impossibilité de continuer l'œuvre de la civilisation des Indiens, qui avait déjà donné des fruits très consolants. Et cependant nous n'avons pas le cœur de retirer nos Missionnaires de ce centre, où peuvent facilement converger tous les Indiens du Nord et du Sud, c'est-à-dire jusqu'au détroit de Magellan d'une part et à celui de San Diégo de l'autre; cette délimitation embrasse presque tous les habitants de la grande île.

Profondément affligés, nous ne pouvons que répéter avec le saint homme Job: « *Dominus dedit, Dominus abstulit: sit nomen Domini benedictum* — Le Seigneur nous avait donné de puissants moyens d'évangélisation, le Seigneur nous les a ôtés: que son saint Nom soit béni. » Aussi avons-nous le devoir d'élever la voix pour implorer en faveur de cette Mission si gravement compromise le concours de nos chers Coopérateurs et de solliciter leurs aumônes. Le Dieu des miséricordes, dont la bonté nous a permis de commencer cette Œuvre éminemment chrétienne et civilisatrice, saura, nous en sommes sûrs, la soutenir au milieu de la tempête d'épreuves vitales que l'enfer a dé-

chaînée contre elle; et nos chers bienfaiteurs, une fois de plus, obéiront aux inspirations divines qui suscitent chez les cœurs vraiment chrétiens les largesses grâce auxquelles le règne de Dieu ne cesse de s'étendre sur les âmes.

Humbles et pauvres ouvriers de la Providence, nous confions à nos chers Coopérateurs et à nos dévouées Coopératrices le soin de nous fournir promptement et en abondance les moyens de reprendre l'Œuvre d'apostolat si brusquement et si douloureusement interrompue par l'épreuve. Nous recommandons de la façon la plus pressante à la générosité des amis de Don Bosco ses fils chargés de la Mission de Notre-Dame de la Chandeleur; et nous avons la certitude que ceux-ci ne manqueront ni des prières ni des aumônes sans lesquelles leurs efforts et leur dévouement resteraient sans résultat.

Plusieurs centaines d'Indiens sont sans toit, sans vêtements et sans pain; la modeste église où ils remplissaient leurs devoirs de chrétiens et priaient pour leurs bienfaiteurs n'est plus qu'un monceau de cendres: ces pauvres enfants des régions australes comptent sur nos chers Coopérateurs pour échapper à un danger qui serait leur perte en ce monde et peut-être en l'autre. Suppliants, ils demandent à genoux qu'on ne les laisse point reprendre leur vie nomade et sauvage.

Nous avons la confiance que cet appel sera entendu et que nos chers Coopérateurs, vrais mandataires de la Providence, auront à cœur de refléter cette fois encore, en faveur de la malheureuse Mission détruite, l'image de la bonté divine et de l'amour infini de Dieu pour les âmes.

Le récit du désastre constitue à lui seul le plus éloquent et le plus touchant des plaidoyers. Voici ce douloureux document.

Puntarenas, 26 décembre 1896

BIEN-AIMÉ PÈRE DON RUA,

Je voudrais que cette lettre, la dernière que je vous adresse en 1896, fût comme fleurie de nouvelles consolantes et joyeuses, de nature à mettre un peu d'allégresse dans votre cœur de Père. Mais pas plus aujourd'hui que par le passé je ne puis me promettre cette satisfaction, parce que j'ai à vous raconter un triste tour que l'éternel ennemi des âmes vient de jouer à notre Mission de Notre-Dame de la Chandeleur, sur le Rio-Grande, pour décourager nos confrères et les faire renoncer à la sainte entreprise de l'évangélisation de ces pauvres sauvages. Oui, bon Père, la Terre de Feu est le théâtre d'u-

(1) En raison de la nature de cette relation, nous lui donnons la préférence sur d'autres qui portent une date bien antérieure, et dont nous n'avons pas encore commencé la publication. (N. de la R.).

ne lutte acharnée, terrible, entre le bien et le mal; le démon, que le missionnaire a pu enfin chasser d'un empire où il régnait depuis vingt siècles, en ces pauvres terres, écume de rage et met en Œuvre tous les moyens dont il dispose pour reconquérir son ancien domaine. Son astuce n'ayant pu arrêter notre zèle, il cherche maintenant à nous atteindre dans nos intérêts matériels. Ce qu'il avait essayé de faire à Puntarenas voilà quelques mois, il a pu le réaliser ici en brûlant entièrement notre Mission.

Voici comment la chose s'est passée. Je ne fais que transcrire fidèlement le rapport du Directeur de Notre-Dame de la Chandeleur, Don Fortuné Griffa.

« Le 12 décembre, vers une heure et demie de l'après-midi, le feu prit on ne sait comment à la Maison des Filles de Marie Auxiliatrice, et en moins d'une heure toute l'ample construction en bois destinée aux Sœurs, aux femmes et filles Indiennes, l'église, la résidence des Salésiens et le local affecté aux garçons furent réduits en cendres. Comment décrire l'effroi des Missionnaires, des Sœurs et des Indiens qui durent assister, spectateurs impuissants, à ce désastre ! Les Indiens surtout, épouvantés à la vue d'un incendie aussi effroyable, poussaient des cris désespérés et se répandaient en larmes. Le moment était assez critique pour qu'on eût le droit de perdre à peu près la tête. Comme vous le pensez, on ne négligea cependant rien pour éteindre le feu ; et les Indiens déployèrent tant d'activité dans le service de sauvetage organisé à la hâte, que l'on parvint à soustraire aux flammes plusieurs objets de première nécessité. Mais ce n'est rien en comparaison de ce que l'incendie a dévoré : deux grandes maisons et une belle église, d'une valeur totale de 50,000 pesos, c'est-à-dire plus de 100,000 francs ; et je ne compte pas les privations sans nombre et les sacrifices de toute nature que nous nous sommes imposés pendant quatre ans de labeurs.

Et maintenant nous voici de nouveau en plein désert, sans abri et sans moyens de subsistance, entourés d'une tourbe d'Indiens toujours aux prises avec la

faim et qui nous demandent des vêtements, le pain du corps et le pain de l'âme : impossible de les exaucer. Vous comprendrez combien est navrante notre situation si vous voulez bien vous rappeler que tout dernièrement nous avions déjà pu hospitaliser cent soixante-cinq Indiens, sans compter les nomades habituels encore indécis sur le moment où ils s'établiraient à demeure au milieu de nous. Que devenir ? Devrons-nous abandonner tous ces pauvres gens après

avoir constaté leurs progrès dans l'étude de la religion et dans la civilisation ? Nous faudra-t-il renoncer à cette Mission qui promet à l'Église de si grandes joies et à la civilisation de si consolants triomphes ? Cela ne sera pas : la Providence y veillera.

En attendant, à l'aide de quelques plaques de zinc à demi calcinées et de quelques poutrelles épargnées par le feu, nous avons improvisé deux cabanes : une pour les Sœurs et leurs Indiennes, l'autre pour nous et nos indigènes, que nous ne pouvons pas nous résoudre à abandonner à eux-mêmes. Mais de quoi allons-nous vivre ? Si la bonne Providence de Dieu ne nous vient pas en aide, cet hiver nous verra tous mourir de froid et de faim.

Veillez écrire, cher Directeur, à Mgr. Fagnano et à Don Rua, afin qu'ils puissent nous secourir à temps. Quelque chose me dit que l'appel du bien-aimé Successeur de Don Bosco suscitera, parmi nos Coopérateurs d'Europe, au moins quelques âmes généreuses prêtes à faire des largesses en faveur de cette malheureuse Mission. Rendez-moi ce service, vous qui avez plus de facilité pour correspondre avec le vieux monde : le Seigneur Jésus vous en récompensera en vous donnant la joie

de peupler le ciel d'un plus grand nombre d'âmes. »

Voilà bien-aimé Père, ce que m'écrivait notre cher Don Griffa. Pour ce qui me concerne, trop heureux de venir en aide à un de mes frères si cruellement éprouvé, je m'adresse à vous pour vous supplier de toute mon âme, pour vous conjurer en grâce de prendre en sérieuse considération l'état critique de la Mission de Notre-Dame de la Chandeleur et de la recommander très spécialement aux amis de nos Œuvres. La plus



SAINT JOSEPH

Sculpture de l'Oratoire de Barcelone (Voir page 93).

humble offrande en argent ou en nature, — vêtements et comestibles — peut redonner la vie à cette entreprise de salut; et je me plais à espérer qu'ils seront nombreux ceux qui voudront coopérer à cette Œuvre de relèvement, en se privant au moins d'une partie de leur superflu pour procurer le salut de plusieurs centaines d'âmes de pauvres Indiens.

Pour parer aux besoins plus pressants, nous nous sommes dépouillés dans la plus large mesure possible, et nous avons commencé à envoyer au Rio Grande plusieurs ustensiles de cuisine indispensables, un peu d'étoffe, des couvertures et cent sacs de farine.

Voir avec quelle résignation nos confrères et les Filles de Marie Auxiliatrice souffrent et sont disposés à travailler dans cette Mission, quoi qu'il doive leur en coûter, m'est un sujet de grand réconfort et me donne droit d'espérer que le Seigneur nous enverra sûrement tout ce dont nous avons besoin.

Veuillez prier, vénéré Père, et faire prier beaucoup pour tous vos enfants de la Terre de Feu; cette épreuve n'a pas assouvi la rage du démon, et nous avons déjà pu nous en apercevoir. En vous souhaitant une année plus heureuse que celle qui s'achève, je vous baise la main et me dis avec affection, estime et vénération,

De votre Paternité Révérendissime,
le fils très humble et très reconnaissant

MAGGIORINO BORGATELLO
prêtre.

Nota très important. — Cette lettre allait partir quand le courrier m'en a apporté une autre de Don Griffa, d'où il résulte que les sauvages de la forêt abusent maintenant de notre situation critique pour nous causer toutes sortes de dommages. Ces jours derniers une bande de ces dangereux voisins fondit sur la Mission et *razzia* les cinquante-neuf têtes de bétail qui constituaient l'unique ressource des missionnaires et de leurs néophytes. Ce triste événement n'a point découragé les cent soixante-cinq Indiens adoptés par la Mission: pas un seul d'entre eux n'est retourné à la vie nomade; quelques-uns même, jusque-là sauvages sont venus s'établir au centre de la Mission. Que vont-ils devenir?...



BOLIVIE

PREMIÈRES FONDATIONS SALÉSIENNES

(Lettre de S. G. Mgr. Costamagna)

Suite (*)

La députation du Gouvernement suprême. — Entrée solennelle à La Paz. — Dans l'église et au couvent des R. P. Réformés. — Chez les Mineurs Observants.

L'ÉPOUVANTE dans l'âme, nous venions de quitter la pays des *Cent morts*. A nuit noire nous entrions dans le village d'*Azo-Azo* (abondance de sel), petite agglomération d'Indiens *Aimara*, aux aussi en train de fêter furieusement le carnaval. Après y avoir passé la nuit et dit la messe le lendemain nous reprîmes le chemin de la Paz. Laissant à droite *Calamarca* (pays des pierres), nous arrivâmes, vers quatre heures du soir et après une course sans relâche à *Kinco*. Nous étions à cinq milles de La Paz. On nous ordonne de nous arrêter et de mettre pied à terre. Nous obéissons, et nous nous trouvons en présence de quatre sénateurs de la République: M. M. Inachicado, Salles, Coeto et Iturralde, accompagnés de M. le professeur Reyes, Recteur de l'Université; constitués en députation, ces Messieurs étaient venus de la grande cité nous saluer au nom du Gouvernement suprême et nous offrir leurs services pour notre entrée à La Paz et pour l'installation de notre Maison.

Nous venions de prendre un rafraîchissement quand une pluie de fleurs et des acclamations formidables nous révélèrent l'enthousiasme de la population. Une voiture superbement attelée nous emporte vers la ville. Chemin faisant M. le Recteur de l'Université signale à notre admiration le majestueux panorama dont jouissent constamment les habitants de La Paz: les neiges éternelles qui couronnent les gigantesques sommets de l'*Illimano*, de l'*Hatai-Potosi*, du *Descabezado*, et surtout du *Llampo*, qui est le roi des monts Américains. Notre obligé et distingué cicerone nous raconta la légende, chère aux Indiens *Aimara*, selon laquelle un beau jour deux de ces géants, l'*Illimano* et le *Llampo*, jaloux de l'élévation du *Descabezado*, se mirent d'accord pour lui couper la tête sans crier gare en disant: *Sajama!* (Va-t-en) et la jetèrent sur l'immense plateau de *Tacna* et *Oruro*, où cette pauvre tête continue à être seule couverte de neige, au milieu d'une infinité de montagnes plus modestes. Cette tête de décapité s'appelle le mont *Sajama*.

(*) Voir BULLETIN de février et de mars 1897.

Mais voici que le plateau où nous courons, à une altitude d'environ quatre mille mètres, s'entr'ouvre en quelque sorte, se creuse et laisse voir tout à coup à nos yeux ravis toute une grande ville pleine de sève et de promesses : c'est La Paz, le but vers lequel nous soupinions, la chère cité qui, de son côté, a soupiré six ans après la venue des fils de Don Bosco. Retenir les chevaux sur une pente rapide n'est pas un jeu d'enfants. Vers le milieu de la descente nous apercevons deux personnages à l'air distingué, montant des chevaux de race : ce sont M. M. l'Intendant de la sûreté publique et le Consul italien, M. De Tommasi, que leur affectueuse impatience a portés à notre rencontre. Enfin, après une grande demi-heure de course rapide le long des lacets de la grande route, nous nous trouvons aux portes de la cité *pacifique*.

Mais comment allons-nous pourvoir pénétrer dans cette ville, que l'on dirait transformée en un immense asile d'aliénés dont tous les pensionnaires seraient des meuniers couverts de farine de la tête aux pieds ? L'entreprise est ardue. Notre attelage s'arrête court : impossible d'avancer, parce qu'un nuage de poussière blanche occupe toute la largeur de la rue. Et la foule frénétique des amis du carnaval continue à bombarder de cornets de farine les pauvres passants qui ont l'ambition bien légitime de faire leur chemin. Que faire ? Mais la Commissions et nos amis avaient tout prévu : tout péril était donc conjuré. Les autorités ecclésiastiques et civiles m'avaient prié de différer notre arrivée jusqu'à la fin du carnaval parce qu'elles tenaient à organiser en notre honneur une démonstration splendide, à laquelle la ville entière aurait pris part ; malheureusement je n'avais pu me rendre à leurs dé-

sirs ; et comme d'autre part le carnaval n'est pas précisément une de ces solennités qu'on puisse décommander, on résolut de compenser par la cordialité ce qui manquait au point de vue de la solennité. Nous ne souhai- tions par autre chose.

A peine avions-nous pénétré dans la ville que les Franciscaïns réformés déchaussés, sortant de leur couvent, nous entourèrent, réussirent à nous protéger et à nous faire entrer dans leur église. Sur un autel resplendissant de cierges, le Saint Sacrement était exposé. Tandis que nous pénétrions dans le sanctuaire, un épais nuage de fleurs nous enveloppa de façon à nous ôter presque la respiration. Quand la pluie de fleurs eut cessé de tomber, on entonna le *Te Deum*, qui fut suivi de la bénédiction du T. S. Sacrement. L'officiant était le supérieur de la communauté, le R. P. Sans, vénérable religieux âgé de quatre-vingt-quatre ans qui, en descendant de l'autel, prit mes mains dans les siennes et m'adressa quelques mots si bons et si reconfortants que j'en fus ému jusqu'aux larmes. Je répondis de mon mieux à ce digne fils de Saint-François, remerciai le peuple et bénis l'assistance. Quelques instants après nous étions dans la grande sacristie, où M. le sénateur



SAINT FRANÇOIS DE SALES

(Voir page 93)

Santos Machicanos, président de la Commission des fêtes formée en notre honneur, prononça, au nom du Gouvernement de la République, un discours à la fois si élevé et si chrétien, qu'il mérita à tous égards d'être imprimé. Je répondis à cet hommage en chargeant l'orateur de présenter mes remerciements au gouvernement suprême. Le réfectoire, où les excellents Franciscaïns nous traitèrent avec la plus charmante cordialité, fut notre dernière étape.

La nuit était venue. La tempête carnava-

lesque s'étant un peu apaisée, nous sortîmes avec les précautions convenables, et, toujours accompagnés des bons Réformés, des membres de la Commission et d'une foule pieuse, nous arrivâmes à la porte des Mineurs Observants, chez qui nous devions prendre gîte pendant une grande semaine. Je n'entreprends pas de dire avec quelle délicatesse de charité ces saints religieux se sont comportés envers nous; mais nous demanderons à Dieu et à la Vierge Auxiliatrice de payer la dette considérable que nous avons contractée vis-à-vis des fils de saint François d'Assise.

Chez l'évêque. — La naissance du Patronage du dimanche. — L'Oratoire Don Bosco. — Cérémonie solennelle d'actions de grâces.

Le lendemain, bien que nous fussions au mardi gras, une véritable procession de visiteurs dura toute la journée. M. Salles, préfet, et M. Pisnero, maire de La Paz, se présentèrent les premiers; un nombre considérable d'admirateurs des Œuvres de Don Bosco les suivit.

Nous avions le devoir de présenter nos hommages à Monseigneur l'évêque dès notre arrivée dans son diocèse; mais le vénéré prélat, souffrant d'une maladie de cœur, ne put nous recevoir que le jour des Cendres. Quel bon et saint évêque nous avons trouvé en M^{sr} J. J. Valdiria! Il nous accueillit avec des larmes de consolation, nous protestant qu'il aurait voulu venir nous recevoir non pas aux portes de la ville mais à Oruro, à trois jours de marche, pour nous faire une surprise. Sa Grandeur nous fit voir la circulaire préparée pour inviter tout le clergé séculier et régulier à la grande réception qu'on avait projetée, et voulut bien ajouter qu'il ne restait qu'à chanter son *Nunc dimittis*. Sur ma demande, Monseigneur nous bénit tous. Ayant ensuite mandé tout son clergé, qui suivait la retraite pastorale, le saint prélat me le présenta en leur disant que j'étais désormais l'évêque de La Paz. Sur les instances de Monseigneur, je dus adresser à l'auditoire quelques mots d'édification; Sa Grandeur fit ensuite agenouiller tous ses prêtres et s'agenouilla au milieu d'eux, afin que tout le clergé de La Paz fut béni par l'évêque de Don Bosco. Sa bonté ne s'en tint pas là. — Maintenant, dit Monseigneur à son Chapitre et à son clergé, veuillez accompagner chez eux ces fils bien chers de Don Bosco et mes fils à moi, que le Ciel m'a donnés aujourd'hui et qui doivent réformer notre jeunesse, tristement engagée dans la voie de la perte. — Cet ordre fut exécuté à l'instant même. Tout le clergé, un bouquet de fleurs fraîches à la main, se mit en procession en se disputant l'évêque, un prêtre salésien, un scolastique ou un coadjuteur. Au milieu de ces

compétitions affectueuses nous fîmes reconduits en triomphe au couvent de nos charitables Franciscains.

Le mercredi des Cendres, Monsieur le préfet me conduisit voir la maison et le terrain que le gouvernement donne aux fils de Don Bosco. Il s'agit d'un emplacement de vingt mille mètres, situé à quelques pas de de la ville, à l'endroit où commence la vallée; on y voit de nombreux eucalyptus. Cette construction est neuve, très solide et peut contenir pour le moment une soixantaine d'internes. J'en fus très satisfait. Le premier dimanche de Carême je bénis notre nouvelle demeure où l'on célébra aussitôt la sainte Messe en présence d'une centaine d'enfants accourus au Patronage improvisé. Notre coadjuteur Nicolas fit ensuite danser les marionnettes, au grand ébahissement des Indiens et de ceux qui ne le sont pas. Le soir on récita le jeu des marionnettes; le Patronage étant très animé dès ce jour-là, le nouveau Directeur, Don Louis Costamagna, voulut commencer, de concert avec ses collaborateurs, à jeter la bonne semence dans ce champ si abandonné. Je dis si abandonné: si vous aviez pu assister aux scènes déplorables de ces jours-ci et voir de près un usage ou plutôt un rite sûrement diabolique dont les pratiques, mêlées aux folies et aux désordres du carnaval, se prolongent bien avant dans le Carême; si vous aviez pu voir surtout, comme je l'ai vu plusieurs fois de mes yeux, non seulement des hommes mais des femmes abominablement ivres arpenter toute la rue, puis s'écrouler indignement sur eux-mêmes au point de rester étourdis sur le carreau, pousser de cris sauvages et se relever pour marcher en titubant, afin d'échanger des coups de poings avec d'autres ivrognes, tandis qu'un groupe d'enfants des deux sexes font cercle autour d'eux, les criblent de lazzi, les excitent, les poussent et trépignent de joie en entendant sortir des lèvres immondes de ces êtres dégradés les obscénités les plus révoltantes; si vous aviez vu tout cela, vénéré Père, vous n'auriez pas manqué de vous écrier: « Vite, vite, ouvrez l'Oratoire de La Paz, pour arracher à un aussi affreux scandale les enfants du peuple; que Don Bosco devienne leur père, et que ses fils soient leurs sauveurs! »

Mais consolez-vous, Père bien-aimé, l'Oratoire, c'est-à-dire le Patronage du dimanche, qui fonctionne déjà, réunit plus de quatre cents enfants; quant à l'Internat et aux classes primaires annexes, deux cents élèves les fréquentent; enfin, dans quelques jours on installera quatre ateliers. Il n'y a qu'une voix ici pour affirmer que Don Bosco, du sein de son bonheur du ciel, a travaillé efficacement pour ce pays; aussi est-on unanime à ratifier le vocable sous lequel nous avons placé le nouvel Institut: *École professionnelle Don Bosco*.

Les chers habitants de La Paz disent hautement avoir contracté une lourde dette de gratitude envers Dieu depuis qu'Il leur a fait la grâce de leur envoyer les fils de Don Bosco; aussi, dans l'intention d'acquitter au moins les intérêts de cette dette, choisirent-ils le 24 février, jour dédié à l'Apparition de la médaille miraculeuse, et la vaste église de nos aimables Pères Franciscains, qui furent à la tête de la démonstration pour organiser un office pontifical très solennel, suivi d'un magistral discours du docteur en théologie Monjé sur l'Œuvre salésienne, et couronné par un *Te Deum*. On voyait dans l'auditoire toutes les autorités ecclésiastiques et civiles, le Petit Séminaire, les R. P. Jésuites, les Pères de la Merci, les Mineurs réformés, les religieuses de Sainte Anne, l'École professionnelle Don Bosco et tout ce que la grande église, avec ses trois nefs, pouvait contenir de fidèles.

L'office terminé, on passa au réfectoire, où nos excellents Franciscains oublièrent pour un instant et en notre faveur seulement qu'ils sont les fils du pauvre d'Assise, pour ne se souvenir que de la naissance du premier Oratoire de Don Bosco à Turin dans la sacristie de la paroisse Saint François d'Assise, et traiter en conséquence leurs commensaux. Ce réfectoire, je dois le dire, voyait réunie ce jour-là l'élite des orateurs sacrés et profanes de La Paz; aussi au dessert, le R. P. Louis, gardien du couvent, puis le vénérable ancien dont j'ai déjà parlé, le Père Sans, ensuite M. M. Machicado, Chaves et Zalles ne se firent pas faute de porter aux fils de Don Bosco des toasts pleins d'éloquence et de cordialité. Le dernier à entrer en lice fut le Vice-Président de la République M. Senero Fernandez Allonzo, avocat éminent et candidat à la présidence, quand la loi aura déchargé S. E. Monsieur Battista de son mandat élevé. L'accent enthousiaste de M. Allonzo nous autorise à nourrir les plus chères espérances. J'ai pris à mon tour la parole pour dire merci à tous nos amis. Je tâchai de dominer mon émotion, mais je n'hésitai pas à avertir le nouveau Directeur de mettre surtout sa confiance en Dieu, sans laisser pour cela de donner à ce flot de promesses aimables la plus grande importance. Les contradictions ne manqueront pas de venir, bientôt peut-être, et, par surcroît, d'une source que nous ne saurions soupçonner.

A travers la ville. — Deux bons Coopérateurs. — Avant de partir pour Sucre. —

Pour le quart d'heure les difficultés de l'installation sont surmontées, grâce à Dieu. Tandis que mes sept chers Salésiens se dépensent sans compter pour que tout marche bien et que j'attends le 4 mars prochain

pour me diriger vers Sucre, je passe mon temps à escalader les rampes de la ville dans le but de donner la confirmation, de recruter des enfants pour le Patronage, de rendre les innombrables visites dont on m'a honoré, et enfin pour faire connaître de plus en plus les fils de Don Bosco. Deux excellents Coopérateurs ne me perdent pas d'une semelle: ce sont MM. Joseph Ignace Monjé et Joseph Emmanuel Chaves, deux dignes prêtres, docteurs en théologie qui, lors de leur départ de Rome, leurs études terminées, eurent de Don Bosco la promesse de posséder un jour les Salésiens en Bolivie et précisément à La Paz. Ces deux amis dévoués montent et descendent avec moi les rues accidentées ou plutôt les collines de la cité. Ils grimpent avec entrain les escaliers de toute hauteur. Parfois la raréfaction de l'air gêne ma respiration; un peu plus loin nous devons céder le pas à un troupeau de llamas ou de bourricots qui reviennent de la vallée de *Jungas*, située à peu de distance. L'aréopage d'Aliborons ne chemine pas en amateur: bananes, cannes à sucre, café, *palto* ou beurre végétal, cacao, *acuayucas*, patates, maïs, pêches, cerises, oranges, citrons, *chirimoyas*, en un mot toutes les productions de la flore bolivienne sont empilées sur les bâts; mes deux obligeants *cicerone*, pour me donner le temps de souffler ou permettre au défilé arcadien de dérouler sa théorie de longues oreilles, m'expliquent par le menu les merveilles de la Bolivie et surtout celles de La Paz. On me rappelle par exemple que la fondation de cette ville est due aux Espagnols; après en être venus à une lutte fratricide provoquée par la soif exécrable de l'or, ces conquérants se réconcilièrent et jetèrent les fondements d'une ville qu'ils appelèrent *Paz*. Mais les Indiens *Aimara* n'admettent nullement cette étymologie: ils veulent absolument que le nom de la cité vienne de l'antique village qu'elle a remplacé et de la vallée placée en contre-bas: *choquizapo* ou *choquizago*, ce qui signifie champ d'or, dénomination que garde encore le torrent qui coupe en deux La Paz. En un mot, pour peu que j'habite encore ce pays, mes deux chers compagnons de pérégrinations feront sûrement de moi un Bolivien pur sang et surtout un *pazegno* (citoyen de la Paz) authentique.

Mais le 4 mars approche à pas de géant; Don Gasparoli, Directeur nommé de Sucre, ne voit plus l'heure de quitter Valparaiso et de venir, accompagné de son personnel, me rejoindre à Challapata d'où nous partirons ensemble pour Sucre. Déjà les habitants de cette ville nous écrivent leur impatience: « Vite, vite, Salésiens, venez; la capitale proteste contre vous parce que vous l'avez laissée pour la dernière ».

Je finis donc, vénéré Père, pour avoir le temps de m'occuper de mes bagages, qui ne

sont pas un de mes moindres tourments; je me prépare à partir, en compagnie de mon ange gardien tout seul, et à voyager ainsi dans ces montagnes, que l'on dirait interminables.

Au moment où je vous écris, ce pays ne jouit pas d'une paix complète. L'élection du nouveau Président ne tardera pas à se faire; et tout le monde sait que les Républiques, en particulier celles de l'Amérique du Sud... ne sont pas des monarchies. Aussi veuillez recommander et faire recommander à Notre-Seigneur et ce pauvre évêque et les deux nouvelles Maisons de Bolivie, sans oublier celles dont la fondation suivra; j'ai nommé Oruro et Arequipa (Pérou), dont la naissance sera un fait accompli si vous daignez mettre votre *vu* sur le projet.

Ces deux fondations une fois faites, et si je n'ai pas d'ordres contraires, j'irai, Dieu aidant, du côté de l'Équateur, en vue de m'installer enfin au milieu de mes chers Jivaros. Vraiment, il serait temps que l'on me laissât entrer dans mon Vicariat.

Ayez la bonté, je vous prie, de saluer tous les chers membres du Chapitre, tous les Salésiens, les Coopérateurs et très spécialement notre bien-aimé archevêque de Turin, Monseigneur Riccardi, de qui j'ai reçu la consécration épiscopale et qui m'a donné des preuves si nombreuses, de la plus cordiale affection. Je baise votre main bénie, cher Père, et me dis

De Votre Paternité Révérendissime,

Le fils très affectionné et très obligé en Jésus et Marie

✠ JACQUES

évêque titulaire de Colonia.



PATAGONIE CENTRALE

Une visite aux Indiens Tehuelches

(Lettre de Don Bernard Vacchina)

Suite (1)

L'avenir devient plus inquiétant. — Un horrible massacre. — Mirage féérique.

AU sortir du désert l'horizon se rétrécit, borné qu'il est par deux chaînes de montagnes parallèles, entre lesquelles est pratiquée la route. Étroite d'abord, celle-ci devient à un moment donné de plus en plus spacieuse; les collines obloquent en sens contraire et vont se perdre, par des ondulations toujours plus douces, sur les rives du Chubut, dont les eaux abondantes portent la fécondité dans deux vallées délicieuses.

(1) Voir Bulletin de mars 1897.

La première se nomme « *delle Piume* » — vallée des plumes. Ce nom lui a été donné par des soldats argentins qui y trouvèrent plusieurs caisses de plumes d'autruches. Nous nous y sommes arrêtés deux jours: nos bêtes étaient exténuées, et quarante-huit heures de marche presque continuelle imposaient un repos dont nul ne songeait à se plaindre. La vallée est d'ailleurs admirable: de forme oblongue, couverte de grands arbres aux ombrages touffus, elle est d'une fraîcheur rare dans cette zone; là pour la première fois j'ai vu, sur les rives du Chubut, des fleurs semées par la main de la nature.

Pendant cet arrêt nous avons été rejoints par un voyageur, M. Charly qui se rendait aux Cordillères, et par trois autres personnes qui en revenaient, se dirigeant vers Rawson. Ces dernières nous donnèrent les plus tristes renseignements: « Les menaces des Indiens, nous dirent-ils, deviennent de jour en jour plus accentuées, leurs défis toujours plus insolents et plus répétés. Plusieurs négociants chrétiens ont même déjà été malmenés ou volés ». — Ces nouvelles n'étaient pas rassurantes; aussi M. Charly voulut-il s'unir à notre caravane pour éviter toute surprise. Quant à M. le Gouverneur, il jugea à propos de ne pas ajouter foi plus que de raison à des rapports dont la note officielle envoyée à la capitale ne faisait aucune mention.

Cependant les courriers se multipliaient, porteurs des plus inquiétantes nouvelles. Un jour, entre autres, nous sommes rejoints par un M. Despos, qui, au nom du cacique Platero, ami du gouvernement, nous donna l'assurance de l'exactitude des ces bruits. Le cacique lui-même avait été invité à rassembler ses hommes pour être prêt à toute éventualité. Les Indiens étaient vraiment décidés à faire un *malon*, c'est-à-dire un violent massacre de chrétiens. C'eût été folie que de douter plus longtemps et négliger toute mesure de prudence. Aussi, convaincu cette fois, M. Tello transmit au gouverneur-député l'ordre de lui envoyer au plus tôt des armes et des munitions.

Nous avons déjà parcouru 320 milles sans rencontrer d'autres vestiges de vie humaine que quelques pauvres habitations: encore sont-elles dues à la charité des missionnaires catholiques, qui les ont fait élever pour recevoir les voyageurs.

La vallée des *Autels* confine à celle des Martyrs. Elle a, particularité fort curieuse, plusieurs proéminences de rochers en tout semblables à des autels catholiques. Nous n'y sommes restés que quelques heures de la nuit pour nous mettre en route de grand matin. Nous voulions éviter ainsi au moins pendant une partie du trajet la chaleur suffocante de ces régions, non moins que les piqures des moustiques et des *jejentitos*, sortes de mouches microscopiques dont les at-

teintes produisent une inflammation aussi douloureuse que la pique des abeilles.

Nous arriverons enfin à la Colonie de Sainte Marie, distante tout au plus de quelques milles. Toutefois ce ne sera pas sans une nouvelle surprise, sans doute d'un autre genre que les précédentes, mais qui ne nous occupera pas moins.

Nous avançons, n'apercevant devant nous que l'immensité de la route, réjouis cependant par la perspective de notre prochaine arrivée à Sainte-Marie. Tout à coup, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous voyons s'étendre devant nous une riante vallée semi-circulaire qui borne notre horizon. Au milieu d'une végétation luxuriante et sur le fond de l'arc s'élèvent de gigantesques ruines d'une ancienne ville fortifiée, des tours branlantes, des vestiges de châteaux-forts, des ponts-levis, nombre de maisons basses et presque détruites. Au pied de cette antique cité, d'épais buissons semblent recouvrir de larges et profonds fossés. Pour achever la poésie du paysage il ne manque plus que la nuit couvrant le firmament de son manteau d'étoiles, la rêveuse clarté de la lune à demi voilée, réfléchie sur des eaux tranquilles et le vent frais du soir qui vient murmurer à l'oreille les récits d'antan. — Nous dirigeons nos pas vers ces ruines étonnantes; mais tandis que nous avançons elles disparaissent petit à petit pour ne nous laisser plus voir bientôt que les montagnes dénudées de ces régions et le fleuve du Chubut qui coule paisiblement à leurs pieds.

Les explorateurs qui, en 1885, sont venus reconnaître ces régions, ont appelé ce lieu *Vallée des Ruines*, sans doute à cause de ce mirage merveilleux.

Parti le 2 novembre de Rawson, nous arrivons enfin le 15 à la Colonie Sainte-Marie, épuisés mais heureux de nous trouver en pays civilisé. Nous avons parcouru en treize jours de voyage 400 kilomètres, et sans rencontrer une seule habitation où l'on pût être logé convenablement.

A la Colonie Sainte-Marie. — Prémisses de notre Mission. — Le fameux devin.

La Colonie Sainte-Marie appartient à la *Mission catholique*. Elle se compose d'un seul bâtiment assez vaste, annexé à une gracieuse chapelle en pierres de taille; le style de l'édifice rappelle quelque peu celui des couvents anciens. Un terrain assez vaste a été jusqu'à présent la propriété de nos prêtres, mais actuellement le gouvernement fédéral nous le dispute.

Aujourd'hui, seule une famille chargée de la garde des biens habite là et vit pauvrement de la vente de fromages et autres produits agricoles. Il n'en a pas toujours été

ainsi: cette institution a eu ses jours de prospérité. Au cours des années 1890 et 1891, par exemple, bon nombre d'Indiens y venaient se former à une vie civilisée et chrétienne. Mais quand la crise financière est venue diminuer les ressources, on a dû peu à peu aliéner une grande partie des terrains, jusqu'à ce que l'on abandonnât complètement ces lieux.

A peine arrivés, notre premier soin est, évidemment, de nous renseigner au sujet des menées Indiennes. Ce fameux devin a un réel talent pour s'attribuer tout ce qui peut augmenter son influence. Un exemple entre tous. A la colonie Sainte-Marie, il y avait autrefois une pauvre femme, devenue folle par suite de la mort de son père. Que faire? Le médecin appelé en toute hâte, conseille de la renvoyer dans sa tribu. La vie nomade, au milieu des siens et dans les lieux aimés pourrait lui rendre la raison. En conséquence les parents de la jeune femme se font un devoir de l'emmener, et bientôt le pronostic du docteur se réalise. Notre farceur, de passage dans la région où se trouve la famille de la pauvre femme, est bientôt instruit du fait: le lendemain tous les pays environnants ont appris que la seule présence de cet homme a guéri presque instantanément une folle!...

Nous avons passé trois jours à la colonie Sainte-Marie: il ne fallait pas moins aux approvisionneurs pour sécher au soleil et saler la viande.

Ces trois journées ont été pour moi trois journées d'apostolat, et, Dieu aidant, j'ai pu faire quelque bien soit aux gardiens de la maison, soit aux gens de notre caravane. Plusieurs confessions et communions ont été le fruit de mes fatigues.

La journée du 18 novembre s'annonce splendide: c'est le terme fixé pour notre arrêt. Il nous faut reprendre notre route, en suivant les rives du Chubut jusqu'à la *Passe des Indiens* — c'est un endroit du fleuve facilement guéable à cheval et découvert par les indigènes; nous prendrons alors la direction du sud, en décrivant une courbe d'environ vingt milles, pour atteindre la *vallée de Téca*. Désormais nos différentes étapes seront toutes indiquées par les diverses agglomérations de huttes que, de distance en distance, les sauvages ont construites auprès des sources, si précieuses en ces contrées,

Deux jours de marche nous amènent à notre première station: c'est *Menuco di Acia*, sorte de petit village Indien, ainsi appelé du nom de la source abondante près de laquelle il est bâti.

La *Vallée des Martyrs* suit celle de *Piume*, dont elle est séparée par le Chubut. Pour y parvenir, l'on doit, à défaut de pont, traverser le fleuve sur des barques très pri-

mitives ; et pour transporter hommes , voitures , bagages et bêtes , il faut un temps indéfini.....

Tandis que notre monde est occupé à cette opération , je demande à M. le Gouverneur l'historique du nom de la belle vallée qui s'étend devant nous , la *Vallée des Martyrs*. Tous les renseignements qu'il me donne , il les tient d'un des acteurs mêmes du drame que je vais vous raconter , M. Jean Évans.

Dans les premiers jours de mars 1884 , plusieurs Anglais associés pour cette entreprise étaient venus en ces parages : c'étaient MM. B. Davies , Thomas Hugues , Jean Parry et le susnommé Évans. Ces braves gens étaient en quête de mines de charbon , sans soupçonner assurément l'horrible drame qui allait se dérouler. Tout à coup , sans qu'on les ait vu s'approcher , une bande d'Indiens armés se précipitent sur eux. M. Évans eut le temps d'enfourcher sa monture et put échapper à la mort par une promptte fuite. Quelques jours après , des colons de Gaïman , mis au fait de ce tragique événement , voulurent s'assurer de l'exactitude du récit. Sur le lieu du sinistre , ils rencontrèrent tout d'abord , épars çà et là , les tronçons déchi-quetés et rôtis d'un cadavre ; plus loin , les corps des deux autres victimes attestaient que ces pauvres gens n'avaient reçu la mort qu'après un horrible supplice.

Plusieurs des complices de cet infâme attentat sont encore en vie ; ce sont le cacique Foyel , le capitaine Salpu et les Indiens Huanchlau , Salva et Kumelef. Ceux qui connaissent le pays et sont au courant de la facilité avec laquelle les sauvages peuvent dépister les recherches et les mesures de la police ne seront pas surpris du retard que l'autorité met à découvrir et punir les coupables. Le désir de venger leur tribu des outrages et des souffrances qu'elle avait endurés de la part des soldats du gouvernement Argentin , fut sans doute le mobile de cet assassinat.

Nous cheminions tranquillement dans cette vallée *des Martyrs* quand , à un détour , nous vîmes s'approcher une caravane qui avançait sans ordre et paraissait moins voyager que fuir un ennemi invisible. C'étaient des sauvages. Épouvantés par les tristes défaits que l'on portait chaque jour aux Autorités , ils avaient craint qu'on ne leur fit payer chèrement leur soumission. Ils nous apprirent que les Indiens étaient décidés à résister au gouvernement Argentin , et résolus à lutter tant qu'ils ne seraient ou vainqueurs ou taillés en pièces. Parmi ces malheureux affolés , plusieurs étaient porteurs de notes administratives , où il n'était fait aucune mention de cette révolte prochaine. Son Excellence ne jugea pas encore à propos de changer sa ligne de conduite. Quant à moi , j'avais pu me convaincre assez , au cours de mes

précédentes excursions , de l'impuissance des Indiens , pour m'inquiéter le moins du monde.

Le 20 nous suivons une immense vallée parallèle à la chaîne d'Olte , et bientôt après une ascension assez pénible nous conduit au plateau de *Potra-choique*. Là un violent courant d'air froid menace de nous causer les plus désagréables surprises. Mais enfin , grâce à la protection de Marie Auxiliatrice , nous pouvons atteindre la vallée de *Quichaure*.

Ce nom lui est venu d'un pseudo-fleuve qui coule dans le fond du ravin , entre la chaîne de *Teca* à l'Ouest et le plateau de *Potra-choique* à l'Est. Le gouvernement fédéral voudrait céder cette vallée aux indigènes pour qu'ils y établissent une colonie ; mais les pâturages ne sont ni assez abondants ni assez nutritifs ; de plus , un vent incessant fait de ce lieu le séjour le plus inhabitable.

Je ne veux cependant pas dire que dans cette immense étendue de terrain mise à la disposition des sauvages l'on ne puisse rencontrer par ci par-là plus d'un site à la fois agréable et productif. Plusieurs fermes assises sur le versant du *Teca* sont en pleine voie de prospérité et tirent de ces lieux de précieuses ressources. Nous nous sommes arrêtés à l'une de ces métairies : celle des frères irlandais Mulahal , desquels j'ai reçu l'accueil le plus aimable et le plus empressé , grâce à la lettre de recommandation que vous aviez bien voulu leur envoyer. Toutes les commodités que l'on peut avoir dans ces contrées , ils ont eu à cœur de me les procurer , j'ajouterai même qu'ils ont fait de réels sacrifices pour seconder mes essais d'apostatolat. Quand nous sommes arrivés , en effet , tout leur personnel , Européens , Indiens baptisés et infidèles , tous travaillaient activement à la tonte des troupeaux ; mais dès que j'eus manifesté aux aimables propriétaires le désir de faire quelque peu de bien à leurs employés , ils ordonnèrent aussitôt d'interrompre les travaux. Grâce à leur généreux concours j'ai pu baptiser et confirmer quatre Indiens adultes qui me paraissent être dans les meilleures dispositions. L'un d'entre eux voulait même à tout prix m'accompagner et j'ai dû lui promettre de l'emmener avec moi à mon retour.

Dans cette région — comme partout du reste , — on ne parlait que du futur *malon* , non moins que de l'auteur de tous les désordres. Nous avons même obtenu , à son sujet , les plus amples renseignements. Il se nomme *Cayupul* , est âgé d'environ trente ans , et n'a pas encore été baptisé. Dès qu'il a eu connaissance de l'approche du Gouverneur , il s'est empressé de faire publier en tous lieux qu'il se retirerait à notre arrivée. Dans sa proclamation on lit des phrases comme celle-ci : *Quiconque osera avancer en-deçà de la limite que je tracerai tout autour*

de ma tente sera englouti dans la sein de la terre. En attendant, sur son conseil, les tribus soulevées font de l'entraînement en vue d'une lutte prochaine. Les rangs de leurs combattants se resserrent toujours plus; en ce moment ils sont au moins quatre cents sous les armes, prêts à toute éventualité. Des révélations mystérieuses et menaçantes échappées à quelques Indiens, il résulte qu'ils veulent faire un massacre général des blancs. Nous avons tout lieu de craindre quelques tristes représailles: déjà plusieurs négociants ont eu à subir les attentats de ces forcenés.

Parmi les indigènes au service de MM. Mulahal, il y avait un neveu du trop fameux Cayupul. M. le Gouverneur Payant appris le fit appeler pour obtenir de lui, s'il était possible, des nouvelles plus précises. Mais le madré personnage tergiversa, nia, fit tant et si bien qu'après l'interrogatoire M. Tello n'était pas plus avancé. Je me trouvais dans une chambre voisine où je m'étais retiré après avoir célébré la sainte Messe; de là j'ai entendu toute leur discussion, et je dois avouer que plus d'une fois l'interrogateur se trouva embarrassé par les réponses de l'Indien. En voici un exemple.

Le Gouverneur: Votre oncle est un dupeur, un faux prophète. N'a-t-il pas honte de prétendre avoir des entretiens avec Dieu?

Le Neveu: Pourquoi ne pourrait-il dire ce que dit votre Père? J'ai assisté hier à sa prédication: il affirmait lui aussi être l'envoyé de Dieu; il nous a dit que le Seigneur écoutait les prières des chrétiens et qu'il se trouvait présent à leurs réunions... »

Mais le soleil poursuivait à grands pas sa course rapide et il nous fallait songer à continuer notre excursion. En conséquence M. le Gouverneur donna le signal du départ, non sans recommander d'abord qu'on le mit au courant de tout ce qui arriverait. — Les prévenances de la bonne famille Mulahal, le repos tranquille de la nuit, les résultats de ma Mission, tout cela me donnait un contentement ineffable, une énergie nouvelle. Tous les membres de la caravane participaient d'ailleurs de cet heureux état. Seuls nos chiens paraissaient être incommodés; ils marchaient tête basse et se roulaient violemment à terre. J'en demandai la cause à un soldat: *Las garrapatas, las garrapatas*, me répondit-il. Le *garrapata* est un insecte de la famille de ces parasites qui nous incommodent parfois si fort; il est de couleur cendrée et sa grosseur ordinaire celle de la puce; mais il a des propriétés extensives très remarquables, puisqu'après ses repas il devient presque aussi gros qu'une noisette. Il s'attache aux jambes des animaux, parfois même des hommes et il suce leur sang jusqu'à ce que, repus et gonflé, il tombe. La compagnie de ces parasites n'est pas agréable, d'autant qu'ils se multiplient sur le pa-

tient et lui causent un malaise général, parfois même une forte fièvre.

Dans ces régions on trouve encore d'autres animaux nuisibles: de très grosses araignées, par exemple, dont la morsure est vénéneuse; elles sont velues et de la couleur des crapauds. J'ai vu aussi des vipères, de très dangereux scorpions dont, pour tout dire, j'ai failli expérimenter la solidité des crocs. Grâce à Dieu et à Marie Auxiliatrice j'ai pu être avisé à temps du danger, et j'en ai été quitte pour la peur.

Après cinq heures de marche nous gagnons les gorges de l'*Antéprécordillères*, et bientôt nous voyons s'étendre devant nous la riante vallée de *Teca*: elle a une longueur de 90 milles et une largeur moyenne de trois. Le terrain en est cultivable. Un fleuve aux eaux abondantes coule dans le ravin, grossi à chaque pas de mille petits courants qui descendent du *Teca*, et embellissent ces lieux en portant partout la fécondité. Mais cette fertile vallée est presque déserte. A peine y voit-on quelques troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux; en échange les guanacos, et les chamois abondent. A notre approche ils se réfugient sur les cimes escarpées, d'où ils semblent vouloir nous défier de leurs hennissements prolongés.

Dans cette vallée nous avons rencontré le vieux cacique Foyel, le plus cruel des chefs de ces Pampas, la terreur de nos colonies, et inculpé du crime d'assassinat dont je vous ai parlé plus haut: ce n'est pas d'ailleurs son seul exploit. Aujourd'hui, il ne commande plus qu'à un petit nombre de sujets et est réduit à une extrême pauvreté. Comme un lion aux griffes limées, vieux et malade, il vint à nous et nous salua humblement, sollicitant en grâce un peu de tabac.

Aucun obstacle ne vint ce jour-là arrêter notre marche, et au soir du 23 novembre nous atteignîmes la station, où d'après notre plan nous devions faire un arrêt un peu plus long. Nous y avons bénéficié de la charité d'un certain Monsieur François Pecoraro, qui a acquis par ses bontés un droit à notre reconnaissance.

Là, Monsieur le Commissaire de police vient dire qu'il a fait appeler, ces jours derniers, le cacique Sac-Mata et le capitaine Salpu pour tirer au clair le mystère du terrible événement de la vallée des Martyrs. Il leur a annoncé l'arrivée du Gouverneur et leur a signifié de venir au-devant de lui. C'est une occasion unique d'enlever à Cayupul deux aides dont le concours lui serait précieux; c'est pourquoi M. Tello décide d'attendre les deux Indiens. Cette détermination me remplit de joie et je me dispo- se à glaner pour la gloire du Seigneur les épis mûrs de ce champ, ou à semer en ces âmes, aux prix même des plus durs labeurs, des germes de vie chrétienne.

(A suivre).



PATAGONIE SEPTENTRIONALE. — La Mission de Fortin Mercédès au Rio Colorado. — Fortin Mercédès, centre important sur le Rio Colorado, est situé à mi-chemin de Bahia-Blanca à Patagones. Sa population était autrefois assez mal famée. Jusqu'ici, en effet, tous les malfaiteurs poursuivis par la justice y ont trouvé un abri, d'où ils dépitent avec une audace incroyable et un bonheur peu mérité les soldats envoyés à leur poursuite.

Avant notre installation définitive, ce pays n'était pas inconnu de nos missionnaires. Dès 1888 le regretté Don Savio parcourut pendant huit mois la vallée du Colorado ; et dans la suite plusieurs autres Salésiens y sont retournés avec le plus grand profit pour les âmes, mais sans pouvoir s'y établir.

Aujourd'hui, nos missionnaires y sont définitivement installés dans un petit Oratoire pour garçons, tandis qu'à côté d'eux, les religieuses de Marie Auxiliatrice en ont ouvert un autre pour les filles.

La population a accueilli avec enthousiasme les fils de Don Bosco, à tel point que les principaux frais des constructions — à la vérité fort primitives — ont été couverts par les offrandes des habitants.

En attendant que nos Coopérateurs d'Europe nous procurent les moyens de venir en aide à nos confrères, les pauvres petits sauvages dorment sur des peaux de moutons, — comme ils faisaient d'ailleurs dans leur tribu.

CHILI. — Au Noviciat salésien de Macul. — Notre Noviciat chilien de Macul, situé dans une vaste plaine aux trois quarts déserte et tout près de Cordillères des Andes, a ouvert un Patronage. Bien que les alentours soient presque déserts : (à peine y voit-on quelques misérables huttes où habitent de pauvres familles) cependant plus de cinquante enfants fréquentent le Patronage. Le zèle de nos chers confrères de Macul ne s'en tiendra pas là, nous en avons l'assurance.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE (Buenos-Ayres). — Nous recevons un rapport on ne peut plus élogieux sur l'Établissement fondé par les Filles de Marie Auxiliatrice à Buenos-Ayres. Nous sommes heureux de pouvoir en reproduire ici une partie.

« Cet Orphelinat, fondé depuis quelques années à Almagro, un des faubourgs les plus peuplés de la cité, prend chaque année une plus grande extension, toute à l'avantage de nos jeunes filles pauvres. Deux cents pensionnaires et trois cents externes y reçoivent l'instruction élémentaire ou supérieure, tout en se formant aux devoirs de leur état. Ce résultat est déjà beau, mais il n'a pas suffi au zèle des Religieuses. En effet elles ont encore ouvert un Patronage où les dimanches et jours de fêtes accourent plus de six cents jeunes filles qui, grâce au dévouement des Sœurs, passent utilement et agréablement leur temps, à l'abri des séductions que pourrait leur offrir le monde en ces jours de repos.

Est-il besoin de dire que la piété va de pair avec la joie dans cette sainte maison ? Quelles consolations pour les personnes qui fréquentent la chapelle des Sœurs que de voir en moyenne, les jours de fête, presque mille de ces chères enfants s'approcher de la sainte Table ! Je n'hésite pas à dire que les bonnes Filles de Marie Auxiliatrice sont les anges tutélaires du faubourg d'Almagro.

Je souhaite de tout cœur que de charitables personnes viennent en aide à cette Œuvre si méritante, d'autant qu'en y coopérant on acquiert de nombreux avantages spirituels qui dédommageraient déjà amplement de tous les sacrifices. »

Une Admiratrice.

BRÉSIL (Rio Negro). — Notre École professionnelle de Nictheroy et l'Exposition industrielle. — Le 5 novembre dernier on inaugura à Rio Janeiro une splendide exposition industrielle, à laquelle voulurent prendre part nos ateliers de l'Établissement *Santa Rosa*. En faisant le compte-rendu des beautés artistiques de l'Exposition, un journal de la région s'exprime en des termes très élogieux au sujet des travaux de nos orphelins :

« Parmi les objets qui attiraient tout spécialement l'attention, il faut citer en première ligne les travaux typographiques des ateliers salésiens de Nictheroy. Depuis la modeste brochure jusqu'au livre richement relié en maroquin et splendidement orné, tout fait honneur aux saints prêtres qui dirigent cet Établissement. »

Nous enregistrons avec plaisir ces éloges de la presse de Rio Janeiro et de Nictheroy.

COLOMBIE (Aqua de Dios). — Un journal de la Colombie, *El Derecho*, rendait l'an dernier un touchant hommage à Don Unia, l'héroïque apôtre des lépreux d'Agua de Dios. Voici le passage le plus saillant de l'article auquel nous faisons allusion : « Le Père Unia ne fut pas la charité étroite, sujette à une loi égoïste, ni restreinte à un seul objet ; il ne naquit pas pour se

dévouer dans un hôpital unique, ni à une seule race, ni à cette doctrine ou à cette autre; il ne vint pas au monde pour être bienfaisant, consolateur, fondateur d'hôpitaux, médecin. Il naquit pour être tout cela et sut l'être; il vint pour consoler, élever et guérir les hommes, et il le fit; tout ce qu'il put donner, il le donna et ce fut beaucoup: il se donna lui-même. Cœur béni!

Le souvenir du dévouement de Don Unia est vivant dans tous les cœurs au Lazaret d'Agua de Dios. A telles enseignes que cette année un des pauvres hospitalisés, M. Henri Aguilera, a voulu marquer la date du 9 décembre, anniversaire de la mort de l'apôtre des lépreux, par une démonstration profondément affectueuse et reconnaissante. Comme l'auteur de cet écrit émouvant, nous pensons que notre cher Don Unia continue, au ciel où notre foi nous le dit heureux avec Dieu, son rôle de protecteur et d'ami vrai des malheureux exilés d'Agua de Dios.

MEXIQUE

(Puebla). — L'ouverture d'une Maison salésienne à San Francisco (Californie) vient d'imposer un lourd sacrifice à l'École professionnelle de Puebla. Don Raphaël Piperni, qui avait fondé cet Oratoire, a dû en laisser la direction à son principal collaborateur, Don Vintainer.

En prenant congé des amis de nos Œuvres par une circulaire touchante, Don Piperni leur rendait compte du bien que leurs aumônes avaient permis de réaliser à Puebla.

Les internes ont pu être portés au nombre de 120, qui augmenterait encore si le local ne faisait défaut. La moitié des enfants est répartie entre huit ateliers; les autres suivent les cours de l'enseignement primaire et apprendront à leur tour un métier, au moment voulu. « Leur conduite, atteste Don Piperni, est satisfaisante; la fréquentation spontanée des Sacrements, la piété vraiment chrétienne que révèle leur tenue, piété qui a pris un renouveau d'ardeur depuis le jour où nous avons solennellement consacré la Maison au divin Cœur, nous remplissent de douce consolation et nous font admirer et bénir la force de la grâce de Dieu. »

Au point de vue matériel, nous tenons à signaler la construction de vastes classes et ateliers ainsi que l'augmentation de l'outillage professionnel; de plus, on travaille activement à hospitaliser un plus grand nombre d'enfants.

Une musique instrumentale de formation récente compte déjà une quarantaine d'exécutants dont les débuts promettent beaucoup.

Mexico. — Un document précieux.

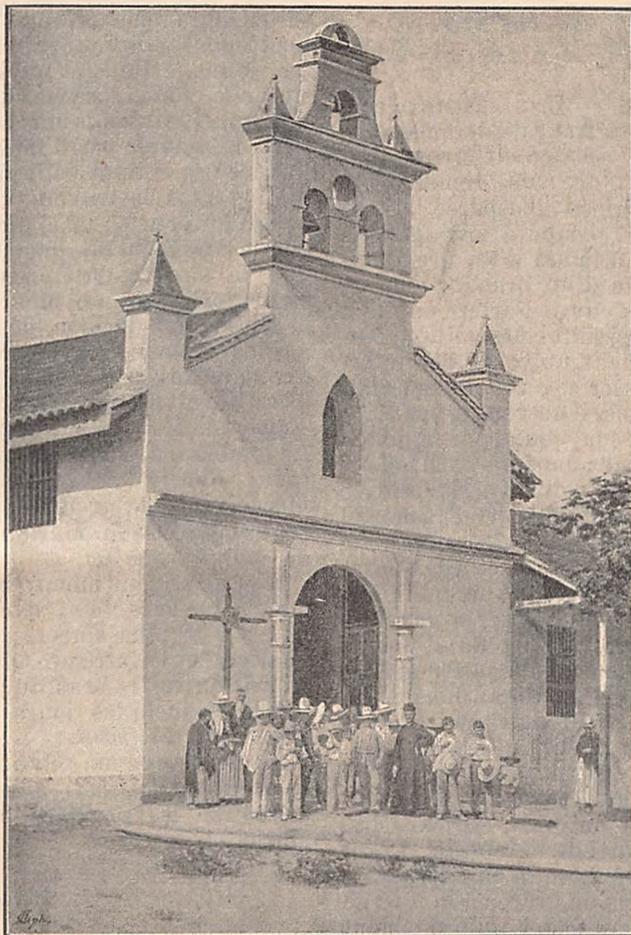
— Nous enregistrons un précieux témoignage, qui mérite d'être inscrit en lettres d'or dans les annales de notre Pieuse Société.

Il nous arrive de la capitale du Mexique, où les Salésiens ont fondé un vaste Établissement. S. G. Monseigneur l'archevêque de Mexico convoqua, dans le courant d'octobre dernier, tout le clergé de son diocèse pour un solennel synode diocésain. Or, à l'unanimité, les vénérables membres de cette réunion votèrent l'article suivant: « *Hoc Concilium summis laudibus extollit Congregationem a Rev. do Don Bosco institutam quae potissimum pueris inrudendis atque erudiendis operam navat. — Dominus Bosco coetum erexit, quem Oratorio Festivo nuncupavit. Faxit Deus ut tanti Patris filii hos coetus amplificarent, quo pueri atque etiam operarii diebus fetis, honestae recreationis causa, possent confluere » (Tit. VII-V, 11).*

« Le Synode loue grandement la Pieuse Société fondée par Don Bosco pour

l'éducation et l'instruction de la jeunesse. Don Bosco a organisé à cet effet l'institution qu'il a appelée *Patronage du dimanche*. Fasse le Seigneur que les fils d'un si illustre Père répandent toujours plus ces Oratoires, où les enfants et même les ouvriers puissent se réunir pour se récréer honnêtement. »

Nous remercions de tout cœur chacun des membres de la vénérable assemblée, et nous sommes heureux de pouvoir leur dire que tous nos efforts tendront à réaliser leurs espérances.



L'ÉGLISE DU LAZARET D'AGUA DE DIOS

(Colombic)





**La médaille
de Marie
Auxiliatrice**

Jean Faurique,
français de naissance
et âgé de trente-qua-
tre ans, remercie la

Madonne de sa guérison inespérée. Il se trouvait aux champs, occupé à arranger les sabots de son cheval à l'aide d'un gros couteau, quand par suite d'un brusque mouvement de l'animal, il s'ouvrit l'artère cubitale du bras droit. Le sang jaillit comme d'une fontaine. Fort heureusement, un voisin de l'infortuné Jean vint à passer et put voir son malheureux ami. Toutefois, il ne voulut pas l'approcher de peur d'être soupçonné par la police d'avoir blessé Faurique; mais il courut chercher des témoins. Quand ceux-ci arrivèrent, le pauvre Jean était dans un abattement mortel par suite de l'énorme perte de sang qu'il avait faite. On l'apporta sans retard à notre Hôpital salésien de Viedma. Je mis aussitôt en œuvre tous les moyens suggérés par l'art médical, mais rien ne put arrêter l'hémorragie. Le jour suivant je fus de nouveau appelé auprès du malade; alors, dans l'impuissance où j'étais d'obtenir un résultat satisfaisant, j'appliquai sur le bras du blessé une médaille de Marie Auxiliatrice. O prodige! l'hémorragie cessa complètement et la guérison suivit de près. Aujourd'hui le malade est déjà sorti de l'Hôpital. Avant de partir il s'est confessé et a fait la sainte Communion en actions de grâces à la Vierge de D. Bosco. Pour manifester publiquement sa reconnaissance, il désire que la relation de cette faveur extraordinaire soit publiée dans le *Bulletin salésien*.

EVASIO GARRONE
Missionnaire et Médecin
en Patagonie

Puissance de Marie

Cologne, 23 août 1896.

Depuis plusieurs années mon frère ne s'était pas confessé, quand, il y a quelque temps, il tomba malade. Bientôt s'évanouit toute espérance de guérison, mais le pauvre garçon ne songea pas davantage à régler les affaires de son âme. Il ne refusait pas

prêtre, acceptait même avec reconnaissance ses encouragements, mais ne voulait pas entendre parler de confession. Sur ces entrefaites, je lus le *Bulletin salésien*. La vue du dessin de la couverture me suggéra une heureuse idée, que je voulus aussitôt mettre à exécution. Je n'avais pas d'image de Marie Auxiliatrice: je coupai celle de la couverture et la mis sous le traversin de mon frère. Ma prière fut courte; mais pleine de foi en notre bonne Mère, je lui demandai de permettre que le pauvre entêté eut le temps de se confesser avant de mourir. Convaincue de la réalisation de mon désir, j'ordonnai aux gardes-malades de mettre le plus grand ordre dans les appartements, parce que mon frère devait se confesser et recevoir le Saint Viatique. Mon espérance ne fut pas déçue. Le lendemain, vers 4 heures de l'après-midi, tandis que je faisais ma classe, une de mes nièces vint me trouver: « Papa s'est confessé », me dit-elle. Marie avait donc triomphé de son obstination.

Depuis ce jour mon frère s'est encore confessé plusieurs fois, avec les marques du repentir le plus sincère; il a reçu le Saint Viatique et l'Extrême-Onction; et avant de mourir entre les bras du prêtre, il a pu jouir pendant quelques jours de la joie qui surpasse tout sentiment.

Je désire que ma relation soit publiée dans le *Bulletin salésien*, afin que partout l'on connaisse les prodiges de la puissance de Marie.

ROSINE BOVI
Institutrice communale

Recours à Marie

Le cœur débordant de reconnaissance envers la toute-puissante Auxiliatrice des Chrétiens, je veux raconter comment j'ai pu moi-même bénéficier de ses faveurs. Une de mes filles fut atteinte, dans les derniers jours du mois de mai, d'une pleuro-pneumonie. Deux médecins distingués vinrent la visiter et me déclarèrent que le mal était grave; ils craignaient même pour la vie de l'enfant. Accablée de douleur, j'eus recours à Celle que l'on n'invoque jamais en vain et fis célébrer une messe dans son Sanctuaire de Turin. L'effet des prières ne se fit pas attendre. Bientôt le mal diminua; et aujourd'hui, après une heureuse convalescence, ma

filles est complètement guérie. Je vous prie de rendre publique une faveur aussi signalée, non seulement pour satisfaire mon besoin de reconnaissance, mais encore pour engager toutes les personnes qui liront cette relation à recourir avec confiance à la Dispensatrice des grâces célestes.

JACQUES PIAZZA

D. Louis Cantimorri, curé de la paroisse, atteste l'authenticité de ce fait.

(Sceau de la paroisse).

Bonté de Marie Auxiliatrice.

Turin, septembre 1896

Vers la fin du mois d'avril de l'année courante, mon beau-frère eut une gastrite si forte et un érysypèle si pernicieux qu'en peu de jours il fut réduit à toute extrémité. Le perdre nous aurait plongés dans une cruelle douleur d'abord parce que nous l'aimons beaucoup, et qu'il est père de sept enfants en bas âge, mais surtout parce qu'il allait mourir sans les secours de notre Sainte Mère l'Église: un délire incessant empêchait en effet qu'on lui administrât les Sacrements. Dans notre douleur nous eûmes recours à la T.-S. Vierge invoquée sous le vocable de Secours des Chrétiens, promettant de faire publier cette faveur, si Elle nous l'obtenait. Quelques jours après, le malade éprouvait un mieux sensible; il put se confesser et communier; un mois plus tard il était parfaitement guéri. Je vous prie donc de publier cette grâce dans le *Bulletin salésien*. Ci-joint une offrande pour la célébration d'une messe à l'autel de la Vierge miraculeuse, dans l'église qui Lui est dédiée au Valdocco.

LOUISE SIMONDI

Mme Marie Barbetto, de *Baldissero*, le cœur plein de reconnaissance envers la Vierge de Don Bosco qui a sauvé son enfant, fait célébrer une Messe d'actions de grâces à l'autel de Marie Auxiliatrice et demande la publication de la grâce reçue, afin que tous les lecteurs du *Bulletin* puissent connaître combien Marie est bonne.

M. Pierre Molinari, capitaine du génie, de *Castellazzo Bormida*, à la suite d'une longue et douloureuse maladie avait éprouvé une perte presque totale des facultés intellectuelles. Fort heureusement un ami de la famille suggéra à l'épouse désolée l'idée de recourir à Marie Auxiliatrice, ce qui fut fait aussitôt. A la fin de la neuvaine commencée à cette intention, le malade était complètement guéri. Un grand merci à Marie Auxiliatrice.

M. Antoine Audisio, de *Turin*, en accomplissant la promesse qu'il avait faite d'envoyer une petite offrande au Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, remercie cette bonne Mère de sa guérison et La prie de lui continuer toujours sa puissante protection.

Mme Louise L..., de *Coggiola*, rend de vives actions de grâces à Marie Auxiliatrice qui a bien voulu lui accorder, les 7 et 8 janvier dernier, une grâce signalée.

Mlle Anné Odone, d'*OVADA*, envoie au sanctuaire du Valdocco la modeste offrande de 5 francs en actions de grâces d'une faveur obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice et implore avec confiance la protection de la Madone pour une affaire très importante.

M. Alphonse Boldini, de *Milan*, atteint d'une grave pneumonie, reçut d'un de ses amis une médaille de Marie Auxiliatrice. Celui qui la lui envoyait lui conseillait en outre de la porter au cou et de se recommander au plus tôt aux prières des orphelins de l'Oratoire salésien. En conséquence la famille commença à Marie Auxiliatrice une neuvaine, à la suite de laquelle, l'infirmes se trouva pleinement guéri. Il envoie ci-joint une offrande au sanctuaire de Marie Auxiliatrice.

Mlle Joséphine Orlande-Ternani, de *Spezia*, atteinte dans le cours de janvier d'une grave maladie, a eu recours à Marie Auxiliatrice; quelques jours après, elle se trouvait presque complètement rétablie. Elle envoie à l'Œuvre de Don Bosco sa modeste offrande.

M. Joseph Castellino, chef de gare à *Saint-Julien*, envoie 5 francs en actions de grâces au vénéré sanctuaire de Marie Auxiliatrice du Valdocco. Il espère que sa divine Mère du Ciel lui continuera toujours sa puissante protection.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Les époux Victor et Madeleine Parocchia, de *Saluces*, font l'offrande d'une chaîne en or. — Lucie Albertone, *Padoue*. — Ch. S. C. — Don Dominique Negri, archiprêtre de *Trisobbio*. — L'abbé Paul Torre, *Liguria*. — Don Jean Gamoleri, curé de *Torremenapace*. — Rose Terenghi, *Olginate*. — F. D. avec une offrande de 5 francs, en accomplissement d'un vœu. — L. Urbani, à *Venise*, envoie 10 francs de la part de Mme Marguerite Cozzi, coopératrice salésienne, qui a obtenu une grâce signalée, par l'intercession de Marie Auxiliatrice. — Un Bolognais avec offrande de 10 francs. — Benjamin Ughetti, *Giaveno*. — Don Marcel Giamegna, de *Costa Tortona*, envoie 5 francs de la part de Marie Cantalupo. — C. Corradi, *Trecasali*. — Louis Demarchis, *Villa Deati*. — Pierre Scoti, *Pavie*. — N. N., *Rome*. — Joseph Pezzuchi, *Passerano*. — Anne Gastaldo, reconnaissante envers la bienheureuse Vierge qui a obtenu la guérison de sa mère envoie l'humble offrande de 50 francs. — Thérèse Ceccato, de *Montecchio Maggiore*. — Paul Laiolo, de *Sezzè*, au nom d'une pieuse dame guérie d'un mal de au visage par l'intercession de Marie Auxiliatrice. — Sœur Marie Care, des Filles de Marie Auxiliatrice, *Castellanza*. — M. L'abbé Charles Rabbia, *Génès*, avec offrande de 5 francs. — Mathilde Graziani, Vve Rocca, de *Quinto al Mare*, pour une grâce reçue en faveur de son fils. — N. N., de *Bologne*, pour avoir obtenu un plein succès dans des examens très sérieux. — Don Ambroise Salvaneschi, *Vigevano*. — Modeste Cozzetti, Institutrice, *Rovio*. — Anne Cornacchia, *Fognano*. — Etienne Gaëta, *Girgenti*. — Ch. P. Tirone, *Lombriasco*. — Mme C. Piazza, *Serravalle*. — Jean-Baptiste Dalmasco et Thérèse Bruno. — Alexis Rotanzi, *Locarno*. — G. Bruni, *Rivare*. — J.-B. Vrizzi, *Ranco*, au nom de Mme Valentine Bonnan-Arisi, avec offrande de 5 francs. — Don E. Claude, *Berni*. — Valentin Magrin, *Grisignano*. Antoine Merlin, *Eate*. —





CONFÉRENCE AUX COOPÉRATEURS SALÉSIENS (1).

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET DON BOSCO

Par le R. P. de la BARRE, S. J., Professeur de Théologie à l'Institut catholique de Paris

DISCOURS PRONONCÉ EN LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES
à l'Oratoire salésien de Paris - Ménilmontant

Janvier 1897

« Deus charitas est »
« Dieu est charité. »

Croyons-en le témoignage de l'Apôtre, mes frères : si quelque chose peut nous donner une idée de Dieu, si quelque chose peut le définir, ce n'est assurément ni la science humaine, dont les conquêtes parfois nous éblouissent, ni la force et le pouvoir, devant lesquels nous nous inclinons en tremblant, lorsqu'ils ont réussi à tracer autour de nous leur cercle d'impérieuse domination. Dieu n'est pas seulement une science au-dessus de toute science, un pouvoir au-dessus de tout pouvoir : Il est un amour au-dessus de tout amour.

Il est l'amour même : « Dieu est charité. »

Aussi, parmi tous les traits qui composent la physiologie d'un héros ou d'un saint, aucun n'est plus efficace pour conquérir notre sympathie et notre confiance. Nous nous appuyons donc aujourd'hui sur cette parole inspirée : nous y trouverons le motif du patronage exercé par l'illustre évêque de Genève, sur la Congrégation qui porte son nom, sur les œuvres inspirées par son esprit, héritières de ses vertus.

Il nous sera bien permis d'associer au souvenir de saint François de Sales le souvenir de celui qui

fut le Père et le Fondateur de la Famille salésienne, de ce Don Bosco, dont le cœur si grand, si héroïquement dévoué aux âmes, réalisa la plus vivante image de la charité divine. Tel sera le meilleur commentaire de notre texte : « Dieu est charité. »

Et puisque la dévotion appelle l'imitation, ce magnifique idéal de charité devra s'imposer à nous qui ne pouvons demeurer dans l'égoïste froideur d'un monde où passe le souffle de la mort. Oublions ses tristes maximes et ses exemples désolants : une prière à François de Sales, un regard sur l'œuvre de Don Bosco, et nous sentirons nos cœurs rajeunis dans le seul amour qui les puisse vivifier ; nous les sentirons palpiter dans la seule atmosphère qui soit vraiment faite pour eux.

Assurément, entre le saint évêque et le vénéré fondateur, on peut observer de frappantes ressemblances. La Providence, infailible dans la disposition de ses plans, sait ménager à des époques analogues des apôtres animés d'un même dévouement, d'un même caractère et d'une même piété. Don Bosco fut donné au dix-neuvième siècle comme François de Sales au seizième.

(1) Le caractère si salésien de cette remarquable conférence nous impose le devoir d'en faire profiter tous nos lecteurs. Ils nous remercieront sûrement d'avoir dérogé à nos usages en reproduisant *in-extenso* un discours prononcé en faveur de nos Œuvres. Établir un parallèle entre notre vénéré Père Don Bosco et son admirable modèle, le doux et saint évêque de Genève, était déjà une idée particulièrement heureuse ; le distingué conférencier a mis au service de cette idée une parole qui reste toujours élevée alors même qu'elle devient toute cordiale. Le sens profondément salésien avec lequel le R. P. de la Barre a parlé de Don Bosco et de ses Œuvres prête aux

pages que l'on va lire un charme et y répand un parfum où nos cœurs sont heureux de retrouver comme un bien de famille. Le dire ici, c'est affirmer une fois de plus avec quelle gratitude nous voyons les fils de saint Ignace demeurer pour notre jeune Société, une des dernières suscitées par la bonté divine dans l'Église de Jésus-Christ, ce qu'ils furent dès la première heure, des amis bieu bons, des frères aînés religieusement dévoués. Et comme leur charité sait nous retrouver sur toutes les plages, nous voulons que cet hommage reconnaissant aille à la vénérée Compagnie de Jésus toute entière.

Les biographes de saint François nous ont dépeint sa profonde douleur, lorsque du haut de la terrasse des Allinges, il eut la vision du Chablais dévasté par la guerre religieuse, lorsque ce pauvre pays lui apparut tout couvert de ruines matérielles et morales, lorsqu'en un seul coup d'œil lui furent révélés tous les maux affreux qui étaient venus fondre sur les âmes et sur les corps.

Et vous savez pareillement quel fut le saisissement de Don Bosco, lorsque l'âme d'un petit enfant du peuple, — amené par hasard dans la sacristie d'une église, — lui apparut comme un profond abîme d'ignorance, d'oubli, de délaissement. Pauvre enfant ! à qui la grâce n'avait peut-être encore presque rien dit ; — pour qui les divins enseignements étaient demeurés lettre close ! Pauvre petit ! jusqu'à l'âge de quinze ans, seul, déshérité des biens du ciel autant que des biens de la terre, il errait abandonné. C'était un affamé de la nourriture céleste : il était de ceux qui demandent le pain, sans trouver personne qui veuille leur en distribuer. « *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* »

Et Don Bosco, comme François de Sales s'émut alors d'une immense pitié. Entrevoyant d'un seul coup d'œil toutes ces ruines intellectuelles et morales, il avait un désir ardent d'instruire l'enfance et de la préserver.

Cette pitié profonde et toute apostolique, voilà bien la charité de Dieu. Nous allons la voir à l'œuvre, et nous lui reconnaitrons les traits décrits par saint Paul : « La charité est patiente, la charité est douce, la charité est désintéressée : « *Charitas patiens est, Charitas benigna est, non est ambitiosa, non querit quæ sua sunt.* »

Est-ce à l'Apôtre du Chablais, est-ce à l'Apôtre de Turin que ce magnifique éloge devra le mieux convenir ?

Quelle patience héroïque il fallut pour convertir ce Chablais si bien défendu par toutes les ruses et les résistances désespérées de l'Enfer ! Quelle patience pour avancer pas à pas, de station en station, d'église en église, conquérant cette province — comme fait un général d'armée, — enlevant toutes les positions importantes, depuis les Allinges jusqu'à Saint-Hippolyte, dernière étape de cette rude campagne !

Telle fut aussi la patience de Don Bosco dans ses laborieux commencements. Rappelez-vous ses débuts : les petits vagabonds qu'il réunit d'abord devant l'autel de Saint-François d'Assise, puis sa vie errante d'asile en asile, toujours incertain du lendemain, — pourtant toujours certain d'un apostolat voulu par la Providence. Après l'Institut de Saint-François d'Assise, l'Hospice Sainte-Philomène, après l'hospice, une église abandonnée. Et quand ce dernier asile vient à faire défaut, une prairie où les enfants s'ébattaient sous l'œil de Dieu, comme les oiseaux du ciel !

Et encore, la prairie va leur être interdite... Avarice cupide et tracasseries mesquines : tout s'est ligué contre l'humble et patient apôtre. Mais la Providence veille sur son œuvre naissante et lui destine le Valdocco. Le Valdocco ! qui sera bientôt l'Oratoire de Saint-François de Sales ! Le Valdocco où s'abrite

maintenant toute une population juvénile, où de vastes ateliers, — comme une ruche bourdonnante, — contiennent un petit peuple affairé aux métiers les plus divers, où s'élève surtout la très pieuse et très chère église de N.-D. Auxiliatrice ! Le Valdocco, point de départ de fondations multiples qui maintenant disséminées en Italie, en France, en Espagne et jusque sur les côtes lointaines de l'Uruguay et de la Patagonie, confondent dans une même gloire et dans un souvenir de leur Père, l'auréole du Saint et l'auréole du Fondateur (1).

Certes ! quand la Charité est patiente, elle entreprend de grandes choses ! Non seulement elle les entreprend, mais elle les conduit à leur terme. La charité c'est le génie : non seulement le génie qui se déploie dans la lutte, mais encore et surtout le génie qui triomphe dans le couronnement de ses œuvres.

La charité est encore pleine de cœur et de bonté. « *Charitas benigna est.* »

En ce qui concerne l'aimable François de Sales, j'ai pour garantie la réputation incontestée qui s'est attachée à son nom, — les procédés bien connus qui lui servirent à gagner tant de pêcheurs à Jésus-Christ, — cette charité divine en un mot, qu'il fit resplendir partout.

Et pour affirmer pareillement le caractère de l'Œuvre salésienne, pour dire le secret de ses conquêtes, l'irrésistible empire qu'elle exerce sur les âmes, un mot nous suffira. La charité est douce : « *Charitas benigna est.* »

Merveilleux système d'éducation, tout imprégné de l'esprit de saint François de Sales : aimer les enfants et s'en faire aimer ! N'est-ce pas l'esprit même du Christianisme et de son divin Fondateur. En vérité la Société salésienne a bien su maintenir cette vivifiante tradition. L'École salésienne est avant tout l'école du cœur. A l'enfant elle fait aimer le travail, la vertu, surtout le bon Dieu. (2)

Elle fait aimer le travail : ce travail, si redouté de la pauvre nature humaine, si méconnu de nos contemporains, si rarement compris de nos moralistes et de nos législateurs, — surtout ce travail des mains qu'une civilisation égoïste autant qu'orgueilleuse, semble réserver à ses parias et à ses déçus, — ce travail des mains, voyez comme il est réhabilité dans l'Orphelinat salésien.

Voyez comme il est glorifié dans son idéal suprême : le travail de l'ouvrier divin, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Comme on fait bien comprendre à ces enfants le véritable salaire des peines et des fatigues, ce salaire définitif et suprême, distribué là-haut, à la fin de notre journée de tâche, par Notre Père qui est aux cieux !

Alors voyez comme la vertu devient aimable, comme il devient facile à ces jeunes gens de pratiquer le devoir. Demandez-le à ces trois ou quatre cent mille enfants, sortis des Maisons de Don Bosco, depuis un petit nombre d'années, — à ces milliers d'enfants que la société civile avait rejetés de son sein et qu'un

(1) Sur l'histoire du Valdocco et de N.-D. Auxiliatrice. Voir l'ouvrage du Dr. d'Espiney. *Don Bosco*, p. 26 et 133. — Sur les Missions de la Patagonie et de la Terre de Feu. Voir *ibid.* p. 61 et le *Bulletin salésien*.

(2) Voir d'Espiney, p. 76.

sort misérable semblait réserver à toutes les hontes du vagabondage et de la corruption. A cette légion d'enfants, demandez comment il se fait que transformés, purifiés, régénérés, ils aient constamment persévéré; que lancés sur tous les grands chemins du monde, leurs démarches aient été sans reproches, leurs mains toujours pures, leurs fronts exempts de toute flétrissure déshonorante.

Je ne fais point ici d'amplification oratoire : je fais allusion à des statistiques réelles et précises. (2)

Il vous répondront que le secret de cette transformation réside dans la charité de leurs maîtres, qu'il réside surtout au tabernacle divin, dans la charité de Dieu : « *Charitas benigna!* » C'est que la grande leçon d'amour leur est donnée chaque jour par le Dieu de l'Eucharistie ! c'est que la Communion fréquente est en honneur dans les Maisons de Don Bosco. Leçon pratique celle-là ! aussi pratique que toutes celles données à l'atelier ! Leçon expérimentale qui se grave bien avant dans la mémoire du cœur, pour y laisser d'ineffaçables empreintes.

« *Charitas Christi non est ambitiosa!* » La charité n'est point ambitieuse. Mais pour bien comprendre l'Apôtre, prenez garde à ce qu'il ajoute immédiatement : « *Non querit quæ sua sunt.* » Elle est désintéressée. La charité ne connaît donc pas cette ambition intéressée, égoïste, toujours appliquée au service et au culte de sa vaniteuse personnalité. Cette ambition-là est stérile et maudite : « *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* »

Mais la charité apostolique qui veut des âmes pour les donner à Dieu, — qui a compris ce mot sublime, votre devise, ô Salésiens ! « *Da mihi animas: cætera tolle tibi.* » Des âmes ! des âmes ! peu m'importe le reste ! — cette charité-là est ambitieuse : elle veut, elle cherche, elle exécute de grandes choses. Elle a, comme Jésus, l'ambition de conquérir et de sauver le monde !

Sublime ambitieux, ce divin lutteur, qui au dernier jour de sa vie mortelle, à l'heure de sa Passion entrevoyant déjà les splendeurs du triomphe, rêvait d'y entraîner avec lui l'humanité affranchie : « *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me ipsum!* »

Telle fut aussi l'ambition des saints, la largeur de leurs vues et l'audace de leurs projets.

Si jamais homme d'Eglise fut mêlé aux affaires de son siècle, aux mouvements de la cour comme aux méditations du cloître, aux familières préoccupations des humbles comme aux savantes discussions des lettres, assurément ce fut bien saint François de Sales. Il sut fréquenter des hommes bien divers de caractère et de condition, mener à bonne fin les projets les plus vastes, les plus éloignés en apparence de sa profession.

Et qui donc déploya un zèle plus universel que celui de Don Bosco ? Rappelez-vous le beau rêve d'ambition qu'il fit — comme son divin Maître — à l'heure même de son humiliation, à l'heure de Gethsémani — à cette heure où on le chassait de partout, où ses plus fidèles amis lui représentaient son œuvre comme impossible, manifestement désavouée par la Providence. A cette heure-là, rappelez-vous avec

quelle énergie il se redressa devant l'épreuve ; rappelez-vous l'héroïsme de son acte de foi dans la Providence même qu'on lui opposait : « La divine Providence ! elle m'a envoyé ces enfants, et je n'en repousserai jamais un seul ! J'ai l'invincible confiance qu'elle me viendra en aide, et puisqu'on ne veut pas me louer un abri, j'en construirai un avec l'aide de Marie Auxiliatrice. Nous aurons de vastes bâtiments capables de contenir tous les enfants qui se présenteront. Nous aurons des ateliers de tout genre, des cours, des jardins... Nous aurons une chapelle et des prêtres nombreux pour instruire et diriger nos enfants, pour susciter même des vocations parmi eux... »

Vous savez quel accueil fut fait à ce rêve ambitieux : le court jugement des hommes s'égara comme il s'égara toujours. On y vit un accès de folie !

Eh bien oui ! Don Bosco était fou ! Fou à la manière des saints ! — fou à la façon de tous ceux dont le cœur est occupé d'un seul amour — dont la pensée est captive d'un idéal unique, l'idéal de l'apostolat.

Oui ! la folie de Don Bosco était une vraie folie : historiquement comme psychologiquement classée et nettement décrite dans les annales du Christianisme — une folie qu'il suffit d'observer pour en reconnaître les divins caractères. — Cette folie contagieuse qui des campagnes de la Judée s'est propagée à travers le monde — cette folie qui peuple les Thébaïdes et qui ensanglante les Colisées, pour tout dire en un mot : la folie de Bethléem et la folie du Calvaire !

Merci ! ô vaillant apôtre ! merci de n'avoir point désespéré !

Nous vous en remercions en voyant vos enfants, réunis dans leurs ateliers, si heureux, si bien préparés aux luttes de la vie — quand nous comparons leur sort à celui de tant d'autres, livrés sans défense aux séductions du vice et aux leçons du crime !

Enfants sauvés par Don Bosco, louez votre bienfaiteur ! en le louant, louez le Seigneur ! « *Laudate pueri Dominum.* »

Faites retentir cette louange dans les siècles à venir : « *Sit nomen Domini benedictum, ex hoc nunc et usque in sæculum.* » Faites-la retentir de l'Orient à l'Occident : « *A solis ortu usque ad occasum!* »

Parce que le Seigneur, dans la gloire souveraine où il demeure, dans la majesté et l'indépendance de ce gouvernement qui règle le destin des empires, a daigné jeter un regard de compassion sur d'humbles enfants : « *In altis habitat, et humilia respicit in celo et in terra!* »

Ému de tendresse, il a pris par la main ce petit enfant : il l'a relevé de l'humilité de sa condition. Que dis-je ? l'humilité de sa condition ? il l'a tiré parfois de l'ignominie... de ces hontes indicibles des plus profonds abîmes de bassesse morale : « *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem!* »

Et le Seigneur a dit à cet enfant : « Mon fils ! viens t'asseoir parmi ceux qui instruisent et qui gouvernent mon peuple — parmi ceux auxquels j'ai donné le ministère de ma parole, la clef de mes grâces, les richesses de mon Cœur... Viens prendre

(2) Voir d'Espiney, p. 4.

rang parmi mes prêtres ! *Ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.* »

Et de la sorte l'Église, parfois inquiète sur son apparente stérilité, salue dans l'œuvre de Don Bosco l'espoir d'un apostolat nouveau, les prémices d'une troupe généreuse de prêtres, qui venant couvrir les degrés du sanctuaire, fait à cette Mère bienheureuse une couronne de glorieux enfants : « *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lætantes.* »

Vraiment, enfants sauvés par Don Bosco, vraiment vous pouvez louer le Seigneur ! « *Laudate pueri Dominum!...* »

Membres de la famille salésienne, Coopérateurs et Coopératrices dévoués, voilà le glorieux héritage de folie et d'ambition que votre Père vous a laissé, Conservez-en la sainte tradition avec un soin jaloux. Que le feu sacré ne s'éteigne jamais ! jamais !

Je viens d'emprunter à l'apôtre saint Paul la description, les traits essentiels de la charité. Pour tracer à la vôtre le programme qu'elle doit suivre, je n'ai qu'à poursuivre mon commentaire. Il faut que votre charité soit capable de tout souffrir, qu'elle continue de croire et d'espérer malgré toutes les difficultés — qu'elle soit enfin à la hauteur de toutes les luttes à venir. « *Charitas omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.* »

Oui ! votre charité est capable d'endurer toutes les souffrances.

Elle sait que l'épreuve est un gage de bénédiction céleste et que le grand-œuvre doit en porter l'empreinte. Votre charité, en effet, n'ignore point la parole de l'Écriture : « *Euntes ibant et flebant mitentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* ». Après les semailles, faites dans les larmes, vient infailliblement l'allégresse d'une récolte où les gerbes se dressent, glorieuses et fécondes, sur le sillon.

Aussi votre charité va continuer de croire et d'espérer « *omnia credit, omnia sperat.* » Laissez-moi insister sur ce point. Votre charité continuera de croire en la mission rédemptrice, d'avoir foi dans le divin appel qui suscita Don Bosco, et qui chaque jour encore se fait entendre aux continuateurs de son œuvre.

Ayez cette foi dans votre mission, cette confiance dans la Providence, cette folie et cette ambition que je vous dépeignais tout à l'heure. Grâce à Dieu, cette folie et cette ambition, fils de Don Bosco, se perpétuent parmi vous, et vous font encore oser de grandes choses. Grâce à Dieu, cette folie et cette ambition s'en vont toujours à travers le monde... Parmi les steppes arides de la Patagonie, comme sur les collines de Ménilmontant, dans toutes les crises douloureuses, dans toutes les situations humainement désespérées, un lointain mais indéfectible écho, fera toujours entendre l'inoubliable cri de Don Bosco : « La divine Providence ! elle nous envoie ces enfants : nous n'en refuserons pas un seul ! Et si nos charges présentes ne suffisent pas, nous en ajouterons encore. Encore de vastes bâtiments ! encore des ateliers de tout genre, et, pour peupler tout cela, encore plus d'enfants ! et pour sanctifier tout cela, encore plus de prêtres ! encore plus d'apôtres ! »

Ainsi votre charité, à la hauteur de toutes les luttes, saura supporter tout fardeau, oser tout ef-

fort : « *omnia sustinet.* » Le puissant motif de tout effort, l'apôtre l'a encore bien dit : *Omnia sustinco propter electos ut et ipsi salutem consequantur.* » 'Tout pour les élus ! tout pour les âmes !

Les âmes ! ô Salésiens ! que la pensée suprême de cette fête soit pour les âmes. Puissiez-vous la terminer en répétant avec une ferveur nouvelle votre mot d'ordre et votre cri de guerre « *Da mihi animas !* » Des âmes !

Et n'êtes-vous pas en mesure d'apprécier les grands périls auxquels elles sont exposées, Coopérateurs salésiens qui vivez dans un contact perpétuel avec ce monde ennemi de Dieu ? Dans vos allées et venues à travers les rues de cette grande ville, que de fois vous pouvez voir l'enfer s'entr'ouvrir !

Regardez et comptez les âmes qui tombent !

Là-bas, dans ces innombrables temples dédiés aux puissances du mal, dans ces heures de plaisir mis à la disposition des derniers enfants du peuple par l'industrielle activité d'une corruption systématique — au milieu de toutes ces excitations à la débauche, comptez tous ceux qui s'en vont en riant et en chantant jusqu'aux portes de l'abîme.

Regardez et comptez les âmes qui tombent !

Et plus loin, à la porte de ces ateliers de travail où la misère matérielle, en haillons sordides, n'est qu'un faible indice d'une misère morale plus épouvantable encore, — où le saint Nom de Dieu n'est connu que pour être blasphémé, — regardez et comptez les âmes qui tombent !

Mais si vous voulez voir le coin le plus sombre de ce sombre tableau, si vous voulez voir tout à la fois le point de départ de toutes ces misères et leur lamentable point d'arrivée, voyez surtout comment se prépare la perversion de l'âge mûr : voyez où aboutit la ruine de la famille et l'inconduite des parents... Considérez bien les lamentables victimes qui, dès la fleur de l'âge, portent le poids de toutes ces hontes, subissent la responsabilité de tous ces désordres. A travers les rues boueuses de nos faubourgs, sur tous les carrefours où s'étale une misère malsaine et déshonorée, — comptez les 22,000 enfants qui vivent à l'état de vagabondage, abandonnés par des parents indignes, ou victimes d'une funeste imprévoyance (1).

Et si vous voyez que le sang de Jésus est sur toutes ces âmes, vous ne pourrez quitter le seuil de cet Orphelinat, sans vous dire qu'on fait ici une grande œuvre, une œuvre qui mérite bien tous les efforts de votre généreuse collaboration. — Vous voudrez contribuer au salut de ces âmes. Vous voudrez vous assurer une glorieuse couronne au dernier jour de votre vie. Un jour, sauvées par vous, ces âmes se pencheront sur votre lit de mort, et après avoir consolé votre dernière heure, vous feront une glorieuse escorte devant le trône de l'éternelle justice. Ainsi soit-il.

(1) Le dernier recensement démontre qu'il y a à Paris 22,000 enfants qui vivent à l'état de vagabondage dans les rues et les carrefours. C'est une proportion de 10 % sur l'ensemble de la population enfantine de six à treize ans. Aux environs de Paris, cette proportion s'élève encore : 12,000 enfants sur 57,000 ne reçoivent aucune instruction. C'est à peu près un enfant sur cinq. (*La Croix*, 19 avril 1892.)



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 février au 15 mars 1897.
France.

- ARRAS: M^{me} Albertine Deramecourt, Arras.
 AVIGNON: M. Alphonse Jaume, Orange.
 BESANÇON: M. l'abbé J. Fusenot, Besançon.
 CAMBRAI: M. de Langres, Lille.
 — M. F. Dislère, Douai.
 — M^{me} V^{ve} Dutilleul, Armentières.
 — M^{me} V^{ve} Lemoine, Lille.
 — M^{me} Félix Bernard, Lille.
 CLERMONT: M. l'abbé Colomb, Pasières.
 — M^{me} Pradon, Artonne.
 — M. l'abbé Laroberty, St.-Genès-du-Retz.
 GRENOBLE: M. Jean Jassoud, Grenoble.
 LAVAL: M^{me} V^{ve} Paillard, Quelaines.
 LYON: M. Billon, Lyon.
 — M. Mermet, Charlieu.
 — M. le chanoine Jeannerot.
 MARSEILLE: M^{me} Jeanne-Marie-Valérie-Blanche Abeille, Marseille.
 MONTAUBAN: M^{me} la M^lso de Chantilly, Montauban.
 MONTPELLIER: M^{me} V^{ve} Ponsonnailhe, Pézenas.
 NICE: M^{me} la M^lso des Ligneris, Nice.
 — M. le C^{te} Joseph d'Aspremont, Nice.
 ORAN: M. l'abbé Ayans, Oran.
 — M^{me} V^{ve} Bontemps, Bel-Abbès.
 ORLÉANS: M. Frédéric-Théobald Sourdeau de Beaugard, Mardié.
 PARIS: M. Zéphirin Nury, Paris.
 — M^{me} V^{ve} Delattre, Paris.
 — M. Ferdinand Riant, Paris.
 LA ROCHELLE: M^{me} Bargignac, Saintes.
 SAINT-FLOUR: M^{me} Marie Plantecoste, Collandres.
 SENS: M^{me} la C^{ss}e Jeanne de la Bourdonnaye, Avrolles.
 SOISSONS: M. l'abbé J. Jardinier, Chauny.
 — M^{me} Margerin, Marcy.
 TOULOUSE: M. Bardon, Cintegabelle.
 — M^{me} V^{ve} Bessières, Montégut.
 TROYES: M. le ch^{no} Clivot, Payns.
 TULLE: M^{me} Adolphe Dumon, Tulle.
 VALENCE: M. Roux, Romans.
 — M^{me} Gaillard, Romans.

Étranger.

- ALSACE-LORRAINE: M. l'abbé Jos. Hartmann, Dannemarie.
 ÉTATS-UNIS: Le R. P. Durin, Chicago.
 ITALIE: M^{me} Zéphirine Perrin-Cholat, Turin.
 — M. Gallo Costantino, Mondovì.
 Pater, Ave, Requiem.

Les recommandations devront être adressées à **Don Lemoine, 32, rue Cottolengo, Turin**, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. *L'inscription sur cette liste est gratuite*: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte; à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Plieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

En vente dans toutes les Librairies
salésiennes de FRANCE et de BELGIQUE

LA JEUNESSE DE LÉON XIII

d'après la correspondance de famille
de Carpineto à Bénévent

par BOYER d'AGEN

Un vol. grand in-8, de 700 pages avec nombreuses illustrations. Prix: 10 frs.

Cet ouvrage, dont la très grande importance n'échappera à personne, vient de paraître.

C'est le premier et le plus curieux essai de publication de Mémoires d'un contemporain vivant encore. Et quel contemporain, Léon XIII!

Et quelle vie, ce XIX^e siècle que Joachim Pecci aura vécu tout entier!

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO
1897 - Imprimerie salésienne,